

# Contes du Maghreb sur l'Eau

Algérie - Maroc - Tunisie





# Contes du Maghreb sur l'Eau

## SOMMAIRE

• <b>Contes Algériens</b>	5	• Aïcha, la femme patiente	84
• L'eau de pluie	6	• Les sept peines et les sept joies	94
• La femme courageuse	16	• Le tamis	106
• Farida et la conservation de l'eau	26	• Haina et Ghzaïel	118
• Loulja et l'eau	36		
• Et les terres arides devinrent verdoyantes	46	• <b>Contes Tunisiens</b>	137
• « Conservez ce que vous possédez pour le faire durer »	56	• Aouichicha et la source	138
		• Le puits et les enfants	152
		• Le Sultan et l'éléphant	162
• <b>Contes Marocains</b>	71	• Le porteur d'eau	176
• Le petit intestin du mouton et la grenade	72	• Les deux frères et la colombe	190



# Contes Algériens



# L'eau de pluie



Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine algérien de Oued Souf et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en septembre 2017 à El Oued.

Encadrées par M. Fayçal Belattar, Mmes M'Barka Bahnoun, Fatiha Bedjag, Saida Belhadi, Saida Benhoumia, Cherifa Cherif, Fatima Djelloul, Salima Ghodbane, Karima Hamed, Halima Sebbak Abdelkader, Souad Didi et Salima Ghezal ont contribué à la rédaction du conte.



Ecrit par : Saida Belhadi

Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
conseillère Technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie

Illustrations : Nadia Dhab

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Djahida Boukhalfa, Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



Il était une fois un village au milieu du Sahara et une petite maison, où vivaient une dame et ses enfants.

La seule source d'approvisionnement en eau du village était un puits. Mais ce puits était très loin du village et il était très difficile à atteindre. Ce qui faisait beaucoup souffrir les villageois, surtout en période de sécheresse.





Un jour, alors que les villageois vaquaient à leurs occupations quotidiennes, quelque chose d'inhabituel se produisit : la pluie se mit à tomber si fortement, que les villageois en furent à la fois surpris et ravis. Ils se mirent alors à jouer sous la pluie battante, et à s'amuser, appréciant les gouttes d'eau fraîches qui dissipaient la chaleur des jours précédents.

Tandis que tous les villageois étaient occupés à célébrer la pluie, la dame qui habitait dans la petite maison demanda à ses enfants de réunir tous les récipients disponibles pour récolter et conserver l'eau de pluie. Les enfants furent contrariés car cela les empêchait d'aller jouer avec leurs amis et le reste du village, pour fêter la pluie. Et plus encore, tous les villageois et même leurs amis se mirent à se moquer d'eux et de leur mère.

En colère, ils dirent à leur mère :

— Maman, mais pourquoi est-ce que tu nous ridiculises ainsi, devant tout le village ? Nous voulons aussi aller jouer et nous amuser !

Elle leur répondit :

— Mes enfants, soyez patients ! Continuez à collecter l'eau de pluie et vous verrez le résultat. Le village rit peut-être aujourd'hui, mais demain, c'est vous qui rirez. Demain arrivera bien assez vite, et la patience est une vertu, mes chers petits.



La pluie continua à tomber toute la journée et toute la nuit. Puis, elle cessa brusquement et le ciel redevint clair. Après quelque temps, le puits qui fournissait l'eau au village s'assécha encore. Les villageois commencèrent à souffrir du manque d'eau. Tout le monde avait soif. Les gens déambulaient à la recherche d'un peu d'eau pour étancher leur soif. Ils demandaient à boire, en courant d'un endroit à l'autre. Quel spectacle étrange !!.



Pendant ce temps, la dame qui habitait dans la petite maison avec ses enfants, riait. Et ses enfants riaient aussi avec elle. Ils n'avaient pas soif, grâce à leur réserve d'eau. C'était le fruit de leur travail des jours passés.

La dame se tourna alors vers ses enfants et leur dit :

— Mes chers enfants, le jour promis est arrivé ! Ils riaient de vous hier, mais aujourd'hui, c'est vous qui riez ! Souvenez-vous : vous avez travaillé dur et préservé l'eau que vous pouvez boire aujourd'hui.



Depuis ce jour, les enfants comprennent l'importance de l'eau et de sa conservation pour la préservation de leur vie et de leur bien-être.

Je termine mon histoire en invoquant les bénédictions du Prophète, notre guide, et en vous rappelant que si vous avez de l'eau, et que vous la gaspillez et n'en appréciez pas la juste valeur, le jour viendra où vous aurez besoin de chaque goutte de cette eau.



# La femme courageuse





Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine algérien de Oued Souf et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en septembre 2017 à El Oued.

Encadrées par M. Fayçal Belattar, Mmes M'Barka Bahnoun, Fatiha Bedjag, Saida Belhadi, Saida Benhoumia, Cherifa Cherif, Fatima Djelloul, Salima Ghodbane, Karima Hamed, Halima Sebbak Abdelkader, Souad Didi et Salima Ghezal ont contribué à la rédaction du conte.



Ecrit par : Fatima Djelloul

Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,

Conseillère technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie

Illustrations : Nadia Dhab

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par Mmes Djahida Boukhalfa, Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



*Je commence mon histoire au nom de Dieu,  
je demande à l'Élu, le Prophète, de nous accorder sa bénédiction,*

*Je suis descendu du ciel, j'ai coulé sur la terre,  
Mais je fus asséché par les champs que j'ai arrosés.\**

Il était une fois... une jeune fille qui vivait dans un petit village. Chaque jour, à l'aube, elle se rendait au puits pour y puiser de l'eau. Elle portait sur ses épaules une palanche chargée de deux seaux, chacun accroché à une extrémité.

Un matin, lorsqu'elle arriva près du puits, elle y trouva un homme qui puisait de l'eau, et qui la versait dans un grand bassin pour faciliter la corvée d'eau aux villageois et aux villageoises et pour éviter qu'ils ne gaspillent celle du puits. La jeune fille apprit à remplir elle aussi ses deux seaux avec l'eau du bassin.

*[\*La citation originale est composée de quatre vers en rime, paraphrasés pour la traduction de l'arabe vers le Français.]*



Un beau jour, la jeune fille se maria et alla vivre auprès de son époux qui habitait la maison de son père, dans un village voisin.

Après quelques temps, le mari commença à ressentir une grande fatigue et peu à peu tomba malade. De ce fait il ne pouvait plus quitter la maison.

Ainsi, chaque matin, le beau-père de la jeune dame, malgré son âge avancé, prenait sur lui d'aller lui-même chercher de l'eau au puits pour la consommation de la famille. A chaque fois que le vieil homme rentrait à la maison avec la réserve d'eau, la jeune dame la répartissait judicieusement : l'eau pour les ablutions était versée dans une cruche en cuivre et celle pour le ménage, dans une grande jarre. Après avoir fait bouillir l'eau destinée à être bue et à cuisiner, elle en remplissait une gourde et l'accrochait au mur, à l'abri pour bien la protéger.



Quelques années plus tard, le beau-père décéda et le jeune couple dut partir s'installer dans une autre ferme éloignée du village, pour y gagner leur vie. Son mari étant de plus en plus malade, la jeune femme se trouva obligée de travailler à la ferme pour subvenir aux besoins de sa famille. Quand elle tomba enceinte, elle continua malgré son état, à prendre en charge le labeur de son mari : ouvrir la vanne de la citerne, faire couler l'eau dans la rigole d'irrigation pour arroser les palmiers dattiers, puis, à tour de rôle, les autres arbres et enfin le potager.

Avant qu'elle ne donne naissance à son enfant, le mari de la jeune dame décéda, la laissant seule. Dès lors, elle ne put plus s'occuper convenablement de la ferme, et le propriétaire la chassa. La jeune dame courageuse déménagea dans un village voisin, et fut contrainte de travailler dans un élevage de volailles,



toujours pour faire vivre sa petite famille. Quand elle abreuvait les poules, elle le faisait toujours avec parcimonie, et leur donnait juste ce qu'il faut pour éteindre leur soif, et économiser ainsi l'eau.

Cette femme vécut ainsi, tout le reste de sa vie, en économisant l'eau car c'était une source de vie précieuse pour elle. A chaque fois que l'occasion se





présentait, elle racontait son histoire, aux adultes et aux enfants, parce que [comme elle le disait] : « L'eau, c'est la vie ».

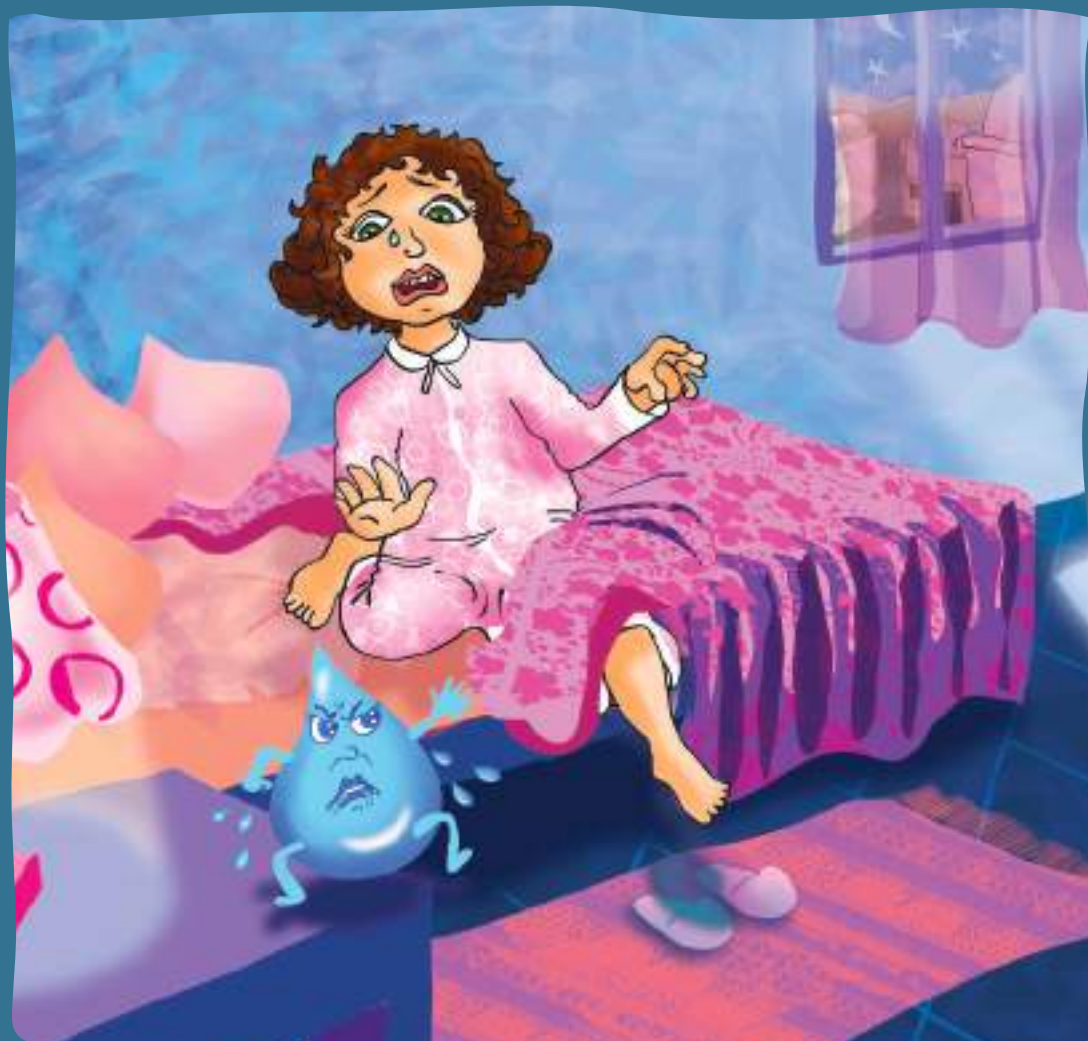
Comme le dit le proverbe :

ghāba ghāba wa-kull 'ām ta'tina as-sāba

[Des forêts partout, mais la récolte vient chaque année.]



# Farida et la conservation de l'eau



Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine algérien de Oued Souf et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en septembre 2017 à El Oued.

Encadrées par M. Fayçal Belattar, Mmes M'Barka Bahnoun, Fatiha Bedjag, Saida Belhadi, Saida Benhoumia, Cherifa Cherif, Fatima Djelloul, Salima Ghodbane, Karima Hamed, Halima Sebbak Abdelkader, Souad Didi et Salima Ghezal ont contribué à la rédaction du conte.



Écrit par : Saida Benhoumia

Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
conseillère Technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie

Illustrations : Nadia Dhab

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Djahida Boukhalfa, Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



Il était une fois, dans un passé peu lointain, une petite fille intelligente et travailleuse qui s'appelait Farida. Un jour, à l'école, Farida écoutait avec attention l'institutrice de sciences lorsque celle-ci aborda le sujet de l'eau et la nécessité de la conserver et de l'utiliser à bon escient. Toujours désireuse d'apprendre, elle leva la main et interrogea l'enseignante. Celle-ci écouta sa question et lui répondit que l'eau devrait être utilisée uniquement pour les nécessités quotidiennes et sans gaspillage, parce qu'elle pouvait venir à manquer. Farida s'étonna d'une telle réponse. Elle n'avait jamais pensé que l'eau pouvait s'épuiser. Que se passerait-il si cela arrivait ? N'y aurait-il alors plus d'eau à boire ? Comment ferait-on pour se laver, laver ses vêtements et nettoyer la maison ?



Farida rentra chez elle en réfléchissant à ce que son institutrice avait dit. Tout à coup, elle entendit le bruit de l'eau qui coulait du robinet de la cuisine. Elle courut à la cuisine et vit sa mère laver quelques légumes. Elle s'écria : « Non ! non maman, je ne veux pas qu'elle s'épuise ! C'est bien trop d'eau pour laver ces légumes ! ». Bien que surprise par les propos de sa fille, la mère de Farida réduisit légèrement le débit du robinet.



À la fin de la journée, Farida embrassa ses parents et alla se coucher. Une heure plus tard, elle entendit un bruit étrange. C'était la voix d'une petite fille. On aurait dit qu'elle parlait la bouche pleine d'eau. La voix l'interpella : « Fariiiiida !! Réveille-toi ! Ecoute-moi ! » Farida se réveilla, se frotta les yeux et regarda autour d'elle avec étonnement. Sur la table de nuit, elle vit une petite goutte d'eau, qui la regardait avec crainte et tristesse. Très surprise, la petite fille demanda : « Qui es-tu ? ». La voix répondit : « Je suis une goutte d'eau, Farida. Je suis venue pour te dire adieu : je pars avec toutes les autres gouttes, nous ne resterons pas ici avec vous ». Farida s'écria : « Non, non, s'il vous plaît, restez ! Qu'allons-nous faire sans vous ? ». La goutte d'eau répondit : « Parce que vous ne nous économisez pas, nous allons fuir. Adieu, Farida, adieu ! ». Puis, la goutte d'eau bondit vers la fenêtre pour sauter dehors. L'enfant se précipita après elle en essayant de l'attraper, sans succès.





Farida alla voir sa mère pour lui raconter ce qui s'était passé, mais elle trouva celle-ci le visage couvert de savon, manquant d'eau pour se rincer. Elle chercha alors son père et le découvrit en train de chercher des vêtements propres pour se vêtir, mais il n'en trouvait pas. Sa petite sœur pleurait et criait parce qu'elle voulait boire de l'eau, mais il n'y en avait pas pour remplir son biberon. Farida sortit de la maison pour aller chercher de l'eau au robinet du jardin et découvrit que les fleurs du beau jardin étaient fanées et les feuilles desséchées, jonchaient le sol au pied des arbres décharnés. L'air était lourd de poussière, tout était sec et desséché.



Farida se mit à pleurer. Elle s'écria : « S'il vous plaît, revenez ! Pardonnez-nous, chères petites gouttes d'eau ! Ne nous quittez pas ! ». C'est alors que la mère de Farida entra dans la chambre de sa fille avec un verre d'eau à la main en lui disant : « Réveille-toi, Farida, réveille-toi ma fille ! C'est un mauvais rêve ! Tiens, bois cette eau et arrête de pleurer, ma chérie ». Farida se réveilla alors et raconta son rêve à sa mère. Puis elle prit le verre d'eau, l'embrassa et dit : « Nous allons vous préserver et vous utiliser sagement. Nous ne pouvons pas vivre sans vous ! » Sa mère sourit tendrement et ajouta : « Quelle belle chose viens-tu de dire ! ».



# Loulja et l'eau



Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine algérien de Oued Souf et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en septembre 2017 à El Oued.

Encadrées par M. Fayçal Belattar, Mmes M'Barka Bahnoun, Fatiha Bedjag, Saida Belhadi, Saida Benhoumia, Cherifa Cherif, Fatima Djelloul, Salima Ghodbane, Karima Hamed, Halima Sebbak Abdelkader, Souad Didi et Salima Ghezal ont contribué à la rédaction du conte.



Ecrit par : Souad Didi

Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
conseillère Technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie

Illustrations : Nadia Dhab

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Djahida Boukhalfa, Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



*Ecoutez l'histoire que je vais vous raconter et réfléchissez aux messages qu'elle contient !*

Il était une fois une femme nommée Loulja.

Loulja était mariée et avait quatre enfants. Aussi sage et qu'intelligente, elle s'occupait bien de sa famille. Le mari de Loulja, Mohamed, était un marchand de tissus important et connu dans son village.

Un jour, Fatima, la cousine de Mohamed, vint leur rendre visite et les informa qu'elle aimerait rester quelques temps chez eux car elle ne les avait pas vus depuis longtemps et que tout le monde lui manquait beaucoup.

La cousine, Fatima, était une très belle femme. Elle s'occupait toute la journée de sa personne pour rester belle et attirante.

Dans ces temps, le pays souffrait d'une grande pénurie d'eau. La corvée d'eau était confiée aux hommes qui devaient se déplacer sur de longues distances pour aller en chercher.



Un jour, Loulja fut irritée par Fatima qui gaspillait de l'eau à longueur de journée pour se laver plusieurs fois par jour et laver ses vêtements. Elle arrosait également le jardin avec beaucoup d'eau. Loulja se dit alors : « cette cousine gaspille beaucoup d'eau alors que mon pauvre mari parcourt de longues distances pour aller en chercher, qu'est-ce que je peux faire pour la faire partir de chez moi ? »

Loulja réfléchit longtemps à la façon de résoudre son problème et décida d'aller consulter la Sage du village. Elle lui raconta ce qui était arrivé : que son mari allait trop souvent chercher de l'eau car sa cousine en utilise beaucoup trop.

La dame sage dit à Loulja que la solution à son problème était très simple. Elle lui proposa un stratagème.

Comme les hommes du village devaient aller chercher l'eau très loin, elle conseilla à Loulja : « Quand ton mari viendra vous demander des jarres à remplir d'eau, donne-lui le plus petit récipient et dis-lui qu'il te reste assez d'eau depuis la dernière fois ».





Ainsi, la cousine qui voulait toujours paraître belle et devait consommer beaucoup d'eau pour mettre en valeur sa beauté, donna, chaque jour, tous les récipients et toutes les outres qu'elle trouvait à la maison, pour que Mohamed les remplisse.

Quelques mois plus tard, Mohamed, commença à se plaindre de sa cousine car il devait aller tous les jours lui chercher de l'eau alors que Loulja économisait son eau sagement et lui demandait d'aller en chercher seulement deux fois par semaine en utilisant les petits ustensiles et jarres qu'elle possédait.

Le mari réfléchit alors et se dit : « Loulja, qui a quatre enfants, demande moins d'eau que ma cousine Fatima, qui est seulement une invitée et qui normalement doit suivre les habitudes de la famille. Si je continue, je ne serai plus en mesure de tenir ma boutique et de vendre mon tissu. Mon seul travail serait d'aller chercher de l'eau pour ma superbe cousine qui veut paraître tout le temps plus belle que ma femme ! ».



Il décida alors d'en parler à Loulja et tous deux se mirent d'accord pour demander gentiment à Fatima de retourner chez elle. Et c'est ainsi que Loulja protégea son mari et ses enfants, en utilisant l'eau avec sagesse. Depuis ce jour, Loulja va de maison en maison et de village en village pour raconter son histoire de préservation de l'eau.

Comme le dit le dicton : « Les hommes sont des canaux d'eau et les femmes, les bassins dans lesquels ils se déversent. »

*L'homme propose mais Dieu dispose  
Une pomme pour moi, une pomme pour toi  
et une pour la personne qui m'écoute.  
Gloire et honneur au Prophète et à ses Compagnons,  
les meilleurs des êtres jamais créés.*



# Et les terres arides devinrent verdoyantes



Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine algérien de Oued Souf et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en septembre 2017 à El Oued.

Encadrées par M. Fayçal Belattar, Mmes M'Barka Bahnoun, Fatiha Bedjag, Saida Belhadi, Saida Benhoumia, Cherifa Cherif, Fatima Djelloul, Salima Ghodbane, Karima Hamed, Halima Sebbak Abdelkader, Souad Didi et Salima Ghezal ont contribué à la rédaction du conte.



Ecrit par : Fatiha Bedjag

Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
conseillère Technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie

Illustrations : Nadia Dhab

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Djahida Boukhalfa, Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



Il était une fois un vieil homme qui n'avait qu'une seule fille. Elle était tout ce qu'il avait au monde. Le vieil homme vivait et travaillait dans la ferme d'un riche propriétaire. Il bêchait la terre, plantait et arrosait les cultures, tant et si bien que la ferme au fil des ans devint un paradis verdoyant. Le vieil homme inculquait à sa fille les principes d'une agriculture sage et d'une irrigation économique afin que les plantes aient assez d'eau, sans pour autant la gaspiller. Il lui répétait sans cesse : « Ma fille si tu apprends de moi et si tu suis mes conseils, un jour, c'est toi qui dirigeras cette ferme ». Sa fille était intelligente, disposée à écouter, à apprendre et à suivre le conseil de son vieux père.

Les années passèrent et la santé du vieil homme se détériora. Il n'était plus capable de s'occuper de la ferme comme autrefois. Sa fille prit alors la relève, seule. Un jour, le père dit à sa fille : « Je suis vieux et je ne peux plus t'aider. Ma jeunesse est passée et ne reviendra plus. Celui qui fait le bien sera récompensé comme l'eau du ciel récompense les terres asséchées, mais celui qui fait le mal sera puni, telle une maladie sans remède habitant un corps. »

Sa fille retint les mots de son père, les garda en mémoire et réfléchit à leur sens. Elle travaillait avec diligence et honnêteté, plantait et arrosait jusqu'à ce que les champs verdoient de plus belle. Le propriétaire était satisfait de son travail et de sa probité. Elle finit par devenir sa collaboratrice la plus proche, et la ferme devint célèbre dans tous les cantons alentours.





Un jour, un sage traversa la région en prêchant : « La sècheresse va bientôt arriver, le sol va devenir aride...sècheresse... sécheresse...sécheresse... ! »

Quand les habitants de la région l'entendirent, ils se mirent à rire et se moquèrent de lui. Le sage se mit en colère et dit : « Ne vous réjouissez pas de la prospérité que vous connaissez maintenant, car j'ai vu un désert devenir rivière et des terres arides devenir vertes etc ». Notre seigneur peut changer le malheur en bonheur en un instant ». Puis le sage les quitta pour poursuivre son chemin.

La jeune fille entendit les paroles du sage et alla voir son père. Elle lui raconta qu'elle l'avait vu passer en criant « Sécheresse...sécheresse...sécheresse ! ».

Elle lui dit alors :

— Papa, j'ai peur, car s'il dit vrai, nous allons perdre la ferme qui nous nourrit et nous fait vivre !



Le vieil homme et sa fille décidèrent d'avertir le propriétaire pour trouver une solution.

Le propriétaire leur déclara que s'ils trouvaient un moyen de sauver la ferme, il leur céderait la moitié de l'exploitation.

La fille qui était intelligente eut une idée brillante et dit à son père :  
« J'ai une solution. Toi et moi, allons travailler ensemble pour construire des citernes en terre battue au-dessus du niveau du sol. Ensuite, nous creuserons un grand trou à proximité de chacune, et entre chaque citerne et chaque trou, nous creuserons un canal d'irrigation. »

Elle se mit au travail et construisit, creusa, construisit, creusa, jusqu'à achever le tout. Le propriétaire fut très impressionné par son idée.



Quelques mois plus tard, il commença à pleuvoir. Les citernes et les réservoirs souterrains se remplirent d'eau. Puis la sècheresse arriva. Mais par l'intermédiaire du plan ingénieux de la jeune fille, les récoltes de la ferme furent sauvées. La ferme resta verdoyante par l'efficacité du système d'irrigation rationnelle. Le propriétaire respecta sa promesse et leur fit don de la moitié de la ferme.

Elle épousa le fils du propriétaire et ils vécurent heureux et prospères, grâce à son idée de conserver et d'économiser l'eau dans des citernes et des réservoirs souterrains.



« Conservez ce que vous possédez  
pour le faire durer »





Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine algérien de Oued Souf et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en septembre 2017 à El Oued.

Encadrées par M. Fayçal Belattar, Mmes M'Barka Bahnoun, Fatiha Bedjag, Saida Belhadi, Saida Benhoumia, Cherifa Cherif, Fatima Djelloul, Salima Ghodbane, Karima Hamed, Halima Sebbak Abdelkader, Souad Didi et Salima Ghezal ont contribué à la rédaction du conte.



Ecrit par : Karima Hamed

Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
conseillère Technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie

Illustrations : Nadia Dhab

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Djahida Boukhalfa, Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



*Je commence mon histoire au nom de Dieu et de son prophète  
« Dieu prie sur Lui ».*

Je vais vous raconter une histoire que les grands-mères racontent à leurs petits-enfants avant de se coucher.

Il était une fois un Cheikh qui s'appelait Nu'man. Il vivait dans un village dont les habitants se nourrissaient grâce aux produits de leurs potagers, et où ils cultivaient toutes sortes de bonnes choses. Le cheikh Nu'man était connu pour être un homme avisé et célèbre pour sa sagesse. Il avait l'habitude de voyager d'un pays à l'autre. Un jour, il entendit le porte-parole du roi annoncer : « Écoutez, villageois ! Le roi souhaite vous informer que la sécheresse va arriver et que nos jardins et nos champs vont mourir et disparaître. Il promet une récompense à celui qui trouvera la solution à ce problème. Il sera nommé responsable de tous les jardins de la ville. »

Les chefs et les anciens du village, dont le cheikh Nu'man, s'en allèrent voir le roi. Chacun présenta ce qu'il considérait être une solution appropriée, mais le roi n'était satisfait d'aucune d'entre elles. Quand fut venu le tour du Cheikh de présenter son idée, il déclara : « J'ai besoin de sept mois et si Dieu le veut, je reviendrai avec la solution optimale. » Le roi accepta sa demande et le Cheikh quitta le village pour entamer son voyage. Sept mois passèrent et le roi envoya



ses gardes à la maison du Cheikh Nu'man pour connaître la solution. Lorsqu'il frappèrent à la porte, la femme du cheikh les accueillit et les informa que son mari n'était pas encore revenu rentré de son voyage. En l'apprenant, le roi se mit très en colère et donna l'ordre de priver la famille du Cheikh de tous ses droits.

Sept années passèrent, et le Cheikh Nu'man revint enfin de son long périple. Quand les gardes l'aperçurent, ils s'empressèrent d'en aviser le roi qui leur ordonna de le ramener immédiatement au palais. Le Cheikh Nu'man, fort contrarié après avoir découvert le traitement imposé à sa famille par le roi, refusa de les suivre et déclara :

— Transmettez au roi que le Cheikh Nu'man a dit : « Celui qui hypothèque son présent contre l'avenir ne connaît pas sa chance et invite le malheur. »

En entendant le message du Cheikh Nu'man, le roi décida d'aller le voir lui-même. Lorsqu'il arriva, le Cheikh lui dit :

— « J'ai voyagé durant de nombreuses années, j'ai cherché un moyen de sauver la ville de la sécheresse et de la famine. J'ai laissé ma famille sous votre protection et en récompense, vous avez ordonné de la priver de ses droits. J'ai trouvé la solution. Mais je ne vous la donnerai qu'à une condition.

Le roi demanda :

— Quelle est-elle ?

Le cheikh répondit :

— Il faut que vous résolviez l'énigme suivante. Elle apportera la solution au



problème de la ville.

Le roi demanda :

— Et quelle est donc votre énigme ?

Le Cheikh Nu'man récita alors un dicton populaire :

— Une once de prévention vaut mieux qu'une livre de soins et ajouta

Voici ma condition : réfléchissez-y et apportez-moi la solution dans sept jours, sept mois ou même sept ans. Vous avez tout le temps nécessaire.

Sept jours et sept nuits passèrent. Sept nuits durant lesquelles le roi ne trouva pas le sommeil. Il réfléchissait à l'énigme. Le huitième jour, il s'écria à son réveil qu'il avait trouvé la solution et insista pour aller lui-même voir le Cheikh Nu'man.

À l'arrivée du roi, l'épouse du Cheikh ouvrit la porte et l'informa que son mari était décédé. Le roi se sentit triste et abattu. Mais la femme du Cheikh Nu'man lui annonça qu'il lui avait laissé un message avec le conseil suivant :

*Sept pays et sept vallées.*

*Vous récolterez ce que vous aurez semé.*

*Ce que vous conserverez, vous en disposerez.*

*Jeunes, travaillez pour votre vieillesse.*

*Vieux, pour ceux qui viennent après vous.*

*La femme adulte fera ses corvées, tandis que la petite fille restera dépendante de l'aide de sa voisine.*

*Conservez ce que vous possédez pour le faire durer.*



En découvrant ce message, le roi comprit une chose : il devait voyager et traverser sept vallées consécutives. Il ordonna que les préparatifs soient faits et partit en voyage avec sa suite.

En chemin, ils atteignirent la première vallée. Celle-ci était très sèche. Dans le pays voisin, il y avait un roi injuste et avare qui partageait à peine l'eau avec les habitants de la région, ainsi contraints de quitter leurs foyers. Le roi se souvint alors des paroles du Cheikh : « Celui qui hypothèque son présent contre l'avenir ne connaît pas sa chance et invite le malheur ». Il ordonna alors à ses gardes d'installer dans sa ville tous ceux qui ont avaient été déplacés et d'en prendre soin.

Le roi continua son voyage vers la deuxième vallée. Celle-ci était également complètement sèche et stérile. Le roi s'étonna : « Il ne reste que des pierres dans cette vallée ? ». Ils continuèrent alors leur voyage vers la troisième vallée. Elle était également sèche, mais un vieil homme assis à côté d'une citerne vide répétait sans cesse : « Vous récolterez ce que vous aurez semé. Ce que vous conserverez, vous en disposerez. »

Le roi comprit alors qu'il était sur la bonne voie. Ils poursuivirent leur voyage vers la quatrième vallée, elle aussi asséchée et dont la population était en quête d'un moyen pour combattre la sécheresse. Les habitants décidèrent de suivre le roi dans son expédition. Ils atteignirent la cinquième vallée et croisèrent



une petite fille qui pleurait. Le roi lui demanda pourquoi elle pleurait et elle répondit : « Ma grand-mère dit que je suis petite. » Elle ajouta : « La femme adulte fera ses corvées, tandis que la petite restera dépendante de l'aide de sa voisine. » Le roi exigea de rencontrer la grand-mère et lui demanda la signification du proverbe. L'aïeule répondit : « Il y a un pays voisin où les gens vivent très confortablement, mais chaque fois que nous leur demandons de l'aide, leur roi répète ce refrain. »



Le roi décida d'aller dans cette contrée voisine pour voir s'il pouvait trouver la solution à son problème. Ils arrivèrent à la sixième vallée et y trouvèrent un peu d'eau.

Il y avait, d'un côté, un petit jardin et une maisonnette dans laquelle vivait et travaillait une femme. La femme salua les visiteurs et leur expliqua que son mari avait construit la maison et créé le jardin pour qu'ils puissent en vivre et qu'il disait toujours : « Jeunes, travaillez pour votre vieillesse, et vieux, pour ceux qui viennent après vous. ».

Quand le roi comprit que cette femme était la veuve du Cheikh Nu'man, il fut sûr qu'il était sur le bon chemin et proche d'atteindre la solution. Le roi et ses compagnons la remercièrent et poursuivirent leur chemin jusqu'à la septième vallée. Le roi et sa suite furent éblouis de voir que la vallée disposait d'une rivière aux flots abondants. Sur les rives du cours d'eau un vieil homme marchait et en déclamait : « Conservez ce que vous avez pour le faire durer. »



Le roi emboîta le pas du vieil homme et, ensemble, ils atteignirent un grand jardin planté de nombreux arbres aux fruits abondants, un paradis sur terre. Le roi s'étonna et interrogea les habitants sur le secret de cet eden. Ils l'emmenèrent voir le sage, qui déclara au roi : « Je souhaite que Dieu nous donne une forêt pour que les gens viennent y ramasser du bois ». Il les invita à le suivre et les conduisit au grand réservoir d'où partaient de nombreux canaux d'irrigation. C'est alors que le roi devina la solution à l'énigme du Cheikh Nu'man : « Une once de prévention vaut une livre de soins ».

Le gouverneur de la ville leur annonça alors : « Tout cela a été possible grâce à un sage cheikh venu d'une cité lointaine. Nous avons mis en pratique ce qu'il recommandait et les résultats sont merveilleux. Après avoir vu ces résultats, ce cheikh s'en était retourné dans sa ville pour faire de même chez lui. »

Le roi annonça qu'il s'agissait du cheikh Nu'man et qu'il avait désormais la réponse à l'énigme. Il retourna dans sa ville pour mettre en œuvre la meilleure méthode de conservation de l'eau. Il ordonna la construction de réservoirs et de canaux d'irrigation pour partager rationnellement et équitablement l'eau. Quelques années plus tard, sa ville était devenue verdoyante, les arbres denses, les fruits variés et nombreux, l'eau abondante. Forts de la sagesse du roi et de ses efforts pour conserver l'eau, les habitants vécurent heureux.





# Contes Marocains



# Le petit intestin du mouton et la grenade





Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine marocain de la ville de Taounate et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en avril 2017 à Taounate.

Encadrées par Mme Amal Khizioua, Mmes Soumaya Azouzi, Kaoutar Azrak, Naima Bouftila, Bahija Kellati, Fatima Lgana, Ftetem Senhaji, Samira Sratel, Farida Tanji et Aicha Tariq ont contribué à la rédaction du conte.



Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
conseillère Technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie

Illustrations : Nour Chaar

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Farah El Aoufir (Secrétariat d'Etat chargé de l'Eau, Maroc), Meryem El Madani et Sarra Derouiche (GIZ Maroc),  
Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



*Je commence mon histoire au nom d'Allah présent en tout lieu, et au nom de son prophète bien-aimé, prière et salut à Lui.*

Il était une fois un homme veuf, qui avait une fille, prénommé Aïcha. Il épousa en seconde noces, une jolie femme, qui avait elle aussi une fille.

Pour les célébrations de l'Aïd Al-Adha (Fête du sacrifice), la femme vêtit sa propre fille d'une belle tenue de fête et lui confectionna des mets spéciaux. A sa belle-fille Aïcha, elle donna des tripes et des intestins de mouton en lui ordonnant de les nettoyer. La jeune fille prit deux seaux, plaça les tripes et les intestins dans l'un des seaux et se rendit à la source pour remplir le second seau.

Puis elle s'éloigna de la source, creusa un trou et y enterra les déchets des viscères du mouton. Elle nettoya ensuite les tripes avec l'eau du seau, et alla déverser les eaux usées loin de la source. Pour terminer, elle remplit le seau d'eau fraîche pour la ramener à la maison.

A cet instant, une tortue sortit de la source et dit à Aïcha : « Tu as protégé l'eau de la source et tu l'as gardée bien pure en t'éloignant pour nettoyer les tripes du mouton, je vais te récompenser. Donne-moi un petit morceau d'intestin et en échange, je te donnerai une grenade. »

La jeune fille lui répondit : « Si je vous donne ce que vous voulez, ma belle-mère me battra. » La tortue insista : « Donne-moi un petit morceau d'intestin, je te donnerai une grenade et je te protégerai comme tu as protégé la source.



N'aie pas peur. » La jeune fille dit à nouveau : « Si je vous donne ce que vous voulez, ma belle-mère me battra ». Et la tortue répéta : « Donne-moi un petit morceau d'intestin et je te donnerai une grenade en échange. Aie confiance en moi. »

Alors, la jeune fille donna à la tortue un petit morceau d'intestin et la tortue lui donna en échange une grenade. Puis elle disparut au fond de l'eau. Lorsque la fille eut fini sa tâche, elle s'assit pour manger la grenade, mais il ne s'agissait pas, en fait, d'un vrai fruit. A l'intérieur de la grenade, elle découvrit une jolie robe brodée, des souliers fins, une ceinture en or, un collier de perles, une ravissante paire de boucles d'oreilles et des bagues. Heureuse, elle enfila le tout, ramassa les seaux et rentra à la maison.

Sur le chemin du retour, le fils du Sultan aperçut Aïcha et fut charmé par sa beauté. Il la suivit discrètement jusque chez elle.

Le fils du Sultan décida d'aller voir la famille d'Aïcha. Quand il frappa à la porte, le père d'Aïcha lui ouvrit. Il reconnut tout de suite le fils du Sultan et lui demanda ce qu'il désirait. Le fils du Sultan répondit : « Je suis venu demander la main de votre fille. » Le père répondit : « Attendez un instant, je vais lui demander son avis. »

Il s'en alla informer sa fille, qui lui répondit : « Je suis d'accord pour l'épouser, qui refuserait le fils du Sultan ?! ».



Pendant que les préparatifs du mariage commençaient, la belle-mère d'Aïcha ne pouvait cacher sa jalousie : « Pourquoi c'est Aïcha qui doit épouser le fils du Sultan et non ma fille ? ». Elle alla chez sa belle-fille et l'enferma dans la chambre. Puis, elle vêtit sa fille, de la même robe que la mariée et lui orna les mains avec du henné exactement comme la mariée.

Quand la famille du marié vint chercher la promise, la belle-mère alla dans la chambre d'Aïcha et lui dit : « Viens, mon enfant, laisse-moi te brosser les cheveux. » Elle fit mine de lui brosser les cheveux et lui enfonça une épingle dans la tête. La jeune fille se transforma instantanément en colombe et s'échappa par la fenêtre. La femme présenta alors sa fille à la famille du Sultan comme étant la mariée. Le visage de la mariée était couvert, comme le veut la tradition, et ils ne pouvaient pas deviner qui elle était réellement.

Le jour suivant, Aïcha, transformée en colombe se trouvait dans le jardin du palais du Sultan, là où les serviteurs étaient occupés à planter et à arroser les arbres et les fleurs. Elle se posa sur un arbre et se mit à chanter : « Pleurez ô arbres, pleurez ô pierres et pleurez ô poissons au fond de la mer. » Dès qu'elle commença à chanter, la pluie se mit à tomber et les serviteurs durent interrompre leur travail. Le fils du Sultan remarqua ce manège et leur demanda ce



qui s'était passé. L'un d'eux répondit : « Promettez-nous de nous épargner et je vous le dirai. » Le fils du Sultan le lui promit et le serviteur lui dit : « Il y a une colombe sur un arbre dans le jardin et dès qu'elle commence à chanter, il commence à pleuvoir. » Le fils du Sultan ordonna : « Emmenez-moi là-bas pour que je puisse vérifier par moi-même. »

Il suivit le serviteur et dès qu'il vit la colombe, celle-ci se mit à chanter : « Riez ô arbres, riez ô pierres, et riez ô poissons au fond de la mer. »

A ce moment même, le ciel s'éclaircit, le soleil apparut derrière les nuages et la terre redevint sèche. Le fils du Sultan était stupéfait. Quand il tendit les mains vers la colombe, celle-ci s'approcha de lui. Quand il lui caressa la tête, il sentit le bout de l'épingle magique sous ses doigts. Il retira alors l'épingle et la colombe redevint cette belle jeune fille dont il était tombé amoureux. Il lui demanda ce qui s'était passé et Aïcha lui raconta comment sa belle-mère jalouse l'avait enfermée et l'avait transformée en colombe.

Le fils du Sultan dit alors à la jeune femme : « Très bien, alors, c'est vous qui déciderez du châtement. Quelle est votre décision ? » Elle répondit : « Je veux que ma belle-mère et sa fille quittent ce pays, et si jamais elles y remettent les pieds, qu'elles soient décapitées. »





Il en fut ainsi. Elles reçurent l'ordre de quitter le pays, sous peine d'être décapitées si jamais elles y revenaient. La jeune femme et le fils du Sultan vécurent heureux à jamais.

*Voilà mon histoire. Elle a été transmise de vallée en vallée*



# Aïcha, la femme patiente



Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine marocain de la ville de Taounate et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en avril 2017 à Taounate.

Encadrées par Mme Amal Khizioua, Mmes Soumaya Azouzi, Kaoutar Azrak, Naima Bouftila, Bahija Kellati, Fatima Lgana, Ftetem Senhaji, Samira Sratel, Farida Tanji et Aicha Tariq ont contribué à la rédaction du conte.



Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
conseillère Technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie

Illustrations : Abdel8

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Farah El Aoufir (Secrétariat d'Etat chargé de l'Eau, Maroc), Meryem El Madani et Sarra Derouiche (GIZ Maroc),  
Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



*Je commence mon histoire au nom d'Allah présent en tout lieu, et au nom de son prophète bien-aimé, prière et salut à Lui.*

On raconte qu'un jeune homme vivait avec sa sœur Aïcha, leurs parents, décédés, leur avait légué quelques biens dont une petite ferme pour leur permettre de vivre. Aïcha étant l'ainée, c'est elle qui éleva son frère après la mort de ses parents.

Comme elle voulait marier son frère, Aïcha lui posa une question, un jour, pour savoir s'il était assez mûr pour cela. Elle lui dit : « Mon frère, si nos parents t'avaient laissé un peu d'argent, que ferais-tu avec ? ».

Il lui répondit : « J'achèterais un ballon pour jouer ! ».

La jeune fille se dit alors : « Mon frère est n'est pas encore prêt pour le mariage ! »

Les jours passèrent, et Aïcha posa à nouveau la question à son frère : « Si nos parents t'avaient laissé un peu d'argent, que ferais-tu avec ? ».

Il lui répondit : « Je me rendrais en pèlerinage à la Mecque ou bien, je me marierais. »

La jeune fille se dit alors : « Voilà, mon frère est désormais un adulte ! »

Voulant accomplir son dernier devoir envers son frère, Aïcha se mit à lui chercher une épouse. Finalement, elle trouva une femme qui lui semblait parfaite. Mais elle ignorait que cette jolie femme était en réalité, une Ogresse !!.



Le mariage eut lieu et le lendemain, l'Ogresse dévora une vache de la ferme. Quand son mari lui demanda où était passée la vache, elle lui répondit : « c'est ta sœur Aïcha qui l'a mangée ».

Quelque temps plus tard, l'Ogresse dévora à nouveau une chèvre. Quand son mari lui demanda où était passée la chèvre, elle lui répondit : « c'est ta sœur Aïcha qui l'a mangée ».

Des mois passèrent ainsi, et un jour l'Ogresse donna naissance à un beau garçon, qu'elle dévora également. Quand son mari lui demanda où était son fils, elle lui répondit : « c'est ta sœur Aïcha qui l'a mangé ».

S'étant montré patient avec sa sœur Aïcha après la perte de la vache, de la chèvre et bien d'autres petits animaux, l'homme fut si furieux et malheureux à cause de la perte de son fils, qu'il décida de se venger de sa sœur. Il appela Aïcha et lui demanda de l'accompagner dans la forêt pour ramasser du bois. Il attendit qu'elle tende les bras pour ramasser un peu de bois et lui lia les deux mains. Il lui dit : « J'ai été patient quand tu as mangé la vache, la chèvre et tous les autres petits animaux alors que tu m'avais dit que nos parents nous les avaient laissés à nous deux. Mais tu n'avais pas le droit de manger mon fils ».

Il ne laissa pas Aïcha répondre, ni dire un seul mot et l'abandonna dans la forêt, ainsi ligotée. Elle se mit à pleurer, puis à chanter : « Ô mon Dieu, je suis perdue dans la forêt, elle a mangé la vache et a dit que c'était Aïcha. Ô mon Dieu, je suis perdue dans la forêt, elle a mangé la chèvre et a dit que c'était





Aïcha. Ô mon Dieu, je suis perdue dans la forêt, elle a mangé son fils et a dit que c'était Aïcha. Ô mon Dieu, je suis perdue dans la forêt ! »

Elle vécut dans la forêt jusqu'au jour où un homme sage passa par là. Il lui demanda ce qui s'était passé et pourquoi elle vivait seule, dans la forêt. Elle lui raconta son histoire. Il eut pitié d'elle et lui proposa de l'aider. Il lui demanda alors de l'épouser et de l'emmener vivre chez lui.

Un jour, l'homme sage se rendit dans un village lointain pour étudier. Pendant son absence, Aïcha mit au monde de beaux bébés jumeaux, un garçon et une fille. Quelques jours plus tard, un des hommes du village se rendit auprès de l'homme sage et lui dit : « Votre femme a donné naissance à deux chiens. » Le mari ayant cru à cette histoire répondit « Si elle a accouché de deux chiens, chassez-la et qu'elle les prenne avec elle ! »

Lorsque les villageois communiquèrent à Aïcha la décision de son époux, elle dit : « Attendez que j'aille chercher mes enfants. » Puis elle attacha son fils sur son dos et sa fille sur son buste et quitta la maison. Ne sachant plus où aller, elle décida de suivre le cours de la rivière.

Très vite, elle eut soif, mais quand elle se pencha pour boire, son fils tomba dans la rivière et fut emporté par le courant. Aïcha ne put le rattraper. Pendant qu'elle courait le long de la rivière en pleurant, elle entendit une voix qui lui dit : « Tendez vos bras, patiente Aïcha, tendez vos bras et vos mains redoubleront de force... »



Aïcha tendit ses bras et ses mains purent immédiatement saisir l'enfant. Elles étaient ornées de henné, comme par magie. Elle embrassa alors son fils, et le serra dans ses bras, comblée de joie. Elle réalisa alors qu'un miracle s'était produit et Aïcha dit : « Comme Dieu m'a rendu cette force dans les mains, je protégerai cette rivière. Je resterai près d'elle et j'en prendrai soin. » Puis, elle puisa un peu d'eau de la rivière et étancha sa soif.

Elle décida de construire une maison près de la rivière et à chaque fois que ses enfants allaient puiser de l'eau, elle leur disait : « Ne gaspillez pas l'eau de la rivière mes enfants et ne la polluez pas, car c'est notre source de vie. Regardez mes mains, elles étaient si faibles et si malades, mais par la grâce de Dieu, dès que j'ai mis mes mains dans la rivière, elles ont guéri ! ».

Aïcha construisit sa maison près de la rivière, devenant ainsi la gardienne de son eau. Un jour, un homme passa près de la rivière pour y puiser de l'eau et remarqua à quel point Aïcha prenait soin de la rivière. Il lui proposa de l'aider à s'en occuper, et après quelques temps, lui demanda de l'épouser.

Le couple vécut près de la rivière, dans la maison d'Aïcha, qu'ils avaient agrandie ensemble.

Un jour, un mendiant frappa à leur porte. Aïcha reconnut tout de suite son frère. L'Ogresse avait dévoré tous les animaux qu'il possédait. Il ne lui restait plus rien. Aïcha demanda à son mari de le faire entrer et de lui donner quelque chose à manger. Quand ils eurent fini le repas, les enfants demandèrent à leur mère de leur conter une histoire. Aïcha se mit alors à raconter son histoire, et

ce qui s'était passé avec son frère dans la forêt.

Le frère d'Aïcha comprit alors qui elle était. Il eut tellement honte, qu'il commença à s'enfoncer dans le sol. Au fur et à mesure qu'elle racontait l'histoire, il s'enfonçait de plus en plus dans le sol, jusqu'au moment où, seule sa barbe dépassait du sol.

Mais Aïcha, qui aimait son frère, malgré tout, le tira de toute la force de ses bras pour l'empêcher de s'enfoncer totalement.. Et il put alors se relever et lui demander pardon. Elle lui pardonna et ainsi, Aïcha, la femme patiente, et son frère vécurent à nouveau heureux tous ensemble.

*Voilà mon histoire. Elle a été transmise de vallée en vallée.*



# Les sept peines et les sept joies



Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine marocain de la ville de Taounate et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en avril 2017 à Taounate.

Encadrées par Mme Amal Khizioua, Mmes Soumaya Azouzi, Kaoutar Azrak, Naima Bouftila, Bahija Kellati, Fatima Lgana, Ftetem Senhaji, Samira Sratel, Farida Tanji et Aicha Tariq ont contribué à la rédaction du conte.



Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
conseillère Technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie

Illustrations : Abdel8

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Farah El Aoufir (Secrétariat d'Etat chargé de l'Eau, Maroc), Meryem El Madani et Sarra Derouiche (GIZ Maroc),  
Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



Il était une fois, deux frères. L'un d'eux avait sept fils et l'autre avait sept filles. Quand ils se rendaient à la mosquée, le père des garçons s'adressait à son frère en public en lui disant : « Lève-toi, père des sept peines, pour que le père des sept joies puisse s'asseoir »

Le père des sept filles rentrait toujours chez lui accablé racontant à sa femme ce qui s'était passé : « Mon frère me dit devant tout le monde : « Lève-toi, père des sept peines, pour que le père des sept joies puisse s'asseoir », et il le répète chaque fois qu'il me rencontre à la mosquée. »

Sa plus jeune fille, qui entendit par hasard son père raconter sa mésaventure, fut triste. Elle dit alors à sa mère : « Dis à mon père, la prochaine fois que mon oncle lui ordonne de se lever de cette façon il lui répond : « Envoyons ma plus jeune de mes peines avec l'ainé de tes joies vers une terre lointaine et voyons qui agira bien et qui agira mal. »

Et c'est ce qui se passa. Le lendemain, alors que l'homme était assis comme d'habitude à la mosquée, son frère vint vers lui et dit : « Lève-toi, père des sept peines, pour que le père des sept joies puisse s'asseoir. » L'homme répondit : « Si j'avais sept peines et toi, sept joies, alors envoyons ma plus jeune peine avec ta joie ainée vers une terre lointaine et voyons qui agira bien et qui agira mal. »

En rentrant au logis, l'homme confia à sa femme l'accord passé avec son frère. Les parents des deux jeunes gens prirent les dispositions pour le voyage et pré-





parèrent les chevaux. La jeune fille et son cousin parcoururent ainsi de longues distances jusqu'à atteindre deux vallées, l'une illuminée et l'autre sombre.

La jeune fille dit alors à son cousin: « Dis-moi, quel chemin vas-tu emprunter ? ». Il répondit : « Je vais prendre celui de la vallée illuminée. Que Dieu illumine le chemin pour moi et pour ma famille. Tu n'es rien d'autre qu'une peine, donc emprunte le chemin de la vallée sombre et que Dieu termine ton chemin et celui de ta famille. » Elle répondit simplement: « D'accord, cousin ! »

Sur son chemin, la rivière s'adressa à la jeune fille : « Nettoie-moi, s'il te plait ! ». la jeune fille commença à nettoyer la rivière qui était toute noircie par les marges d'olives et autres déchets.

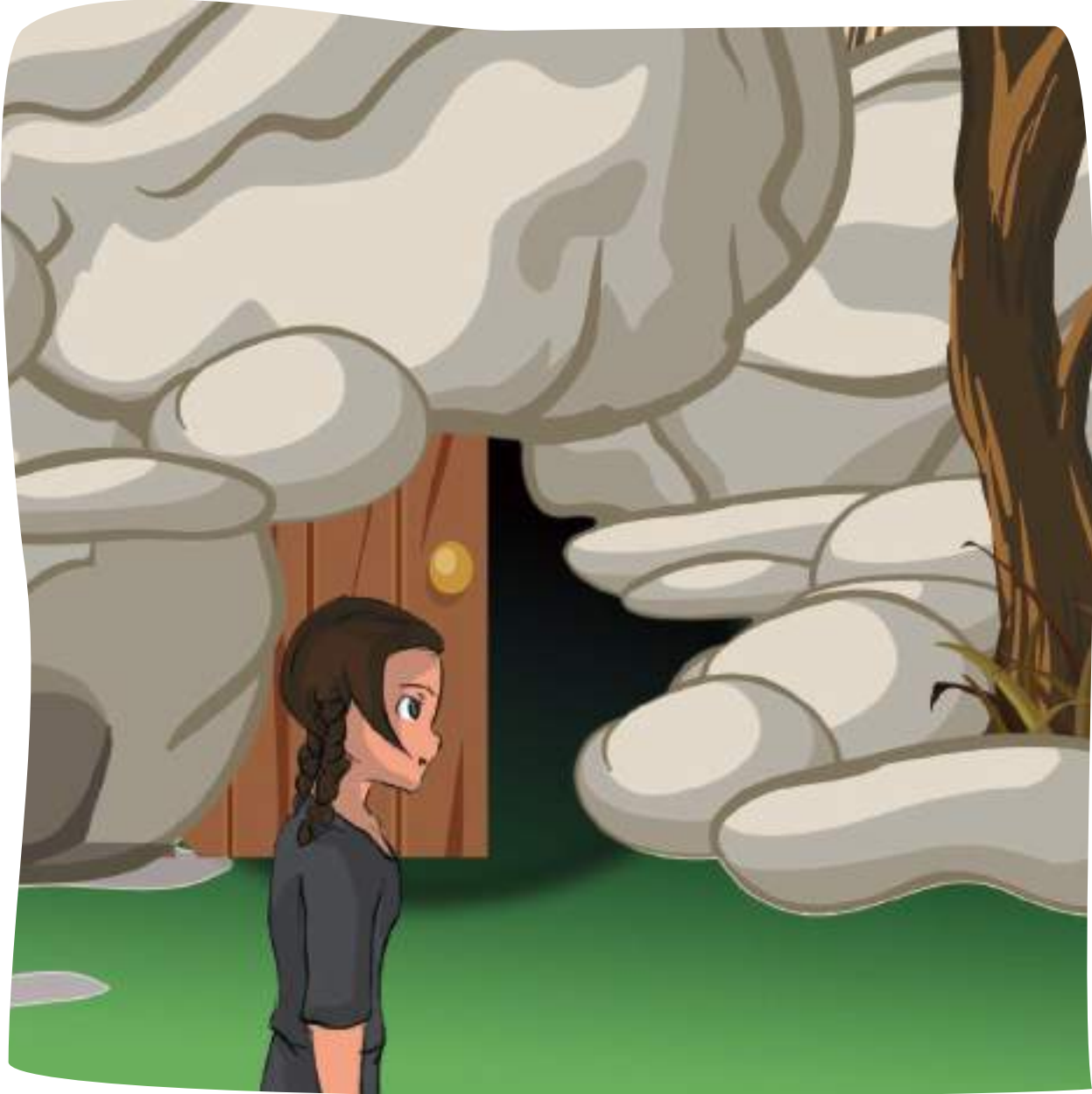
Elle poursuivit ensuite son chemin jusqu'à ce qu'elle rencontrât un vieil homme, qui lui dit : « Jeune fille, frappez-moi la tête. » Au lieu de cela, elle lui coupa les cheveux.

Puis il lui dit : « Prenez ces vêtements et déchirez-les. » Au lieu de cela, elle entreprit de les recoudre.

Il lui dit encore : « Prenez ces vêtements et jetez-les dans la boue. » Au lieu de cela, elle les lava.

Il lui dit de nouveau : « Prenez ce pot et remplissez-le d'argile. » Au lieu de cela, elle lui prépara un plat.

Il lui dit enfin : « Prenez cette cruche et brisez-la. » Au lieu de cela, elle remplit la cruche d'eau.



Alors le vieil homme dit à la jeune fille : « Que Dieu vous bénisse, ma fille. Comme vous avez nettoyé la rivière, je souhaite vous récompenser. Longez le chemin qui mène vers la forêt. Prenez assez de nourriture pour votre cheval pour une journée, afin qu'il ne fasse aucun bruit, et laissez-le dans la forêt. Ensuite, poursuivez votre chemin jusqu'à ce que vous atteigniez une petite maison avec une petite porte. Aller à la porte de cette petite maison et dites : « Ouvre-toi, Kzimra » la porte s'ouvrira et vous pourrez entrer. Ensuite, dites : « Ferme-toi, Kzimra » et la porte se refermera derrière vous. Dans l'une des chambres, vous trouverez des cadavres car il s'agit d'une maison d'Ogres. Dissimulez-vous bien parmi les cadavres et faites en sorte de rester aussi loin que possible de la porte pour que les ogres ne vous remarquent pas. Ne touchez surtout pas ou ne vous approchez point du tisonnier brûlant avec lequel les ogres piquent les cadavres pour vérifier ainsi si quelqu'un s'est introduit dans leur maison. »

La jeune fille suivit les instructions du vieil homme et se dissimula parmi les cadavres. A son retour, l'une des ogresses dit : « Je sens l'odeur d'un humain dans cette maison ». Elle chauffa la tige métallique au-dessus du feu et commença à piquer les cadavres. Mais quand la tige atteignit la peau de la jeune fille, elle avait déjà refroidi et ne la brûla pas.

Elle resta dissimulée jusqu'à ce que les ogresses fussent parties. Puis, elle entra dans une autre pièce, pleine de bijoux. Elle enveloppa quelques bijoux dans un mouchoir puis se dirigea vers la porte et dit : « Ouvre-toi, Kzimra », et la porte s'ouvrit et la jeune fille retourna dans les bois récupérer son cheval

pour rentrer chez elle.

Son père se réjouit de la voir et lui dit : « Que Dieu te bénisse, ma fille, car tu as bien agi. » Puis il s'en alla voir son frère et lui dit : « Viens voir ce que ma fille a apporté, et dis-moi, qu'a fait ton fils ? »

Le frère découvrit que son fils n'avait rapporté que quelques tambours : un tambour pour son père, un autre pour sa mère et encore des tambours pour ses frères. Son père lui dit : « N'as-tu rien trouvé de mieux à rapporter ? Regarde ce qu'a trouvé ta cousine. »

Le père et sa fille rentrèrent à la maison, et montrèrent à tous les bijoux qu'elle



avait rapportés. Son père dit alors à son frère : « Maintenant, dis-moi, qui sont les joies et qui sont les peines ? »

Son frère eut honte. Il fondit en larmes : « Excuses-moi, mon frère, ta fille est une joie, de même que toutes les filles sont des joies mais ce fils à moi est une peine. »

L'oncle s'excusa auprès de sa nièce et lui demanda de montrer à son fils où elle avait trouvé les bijoux. Elle accepta et expliqua à son cousin comment se rendre au lieu dit.

Le jeune homme longea alors le chemin de la rivière noire qui lui dit : « Nettoie-moi » mais il répondit : « Je n'ai pas de temps pour cela. »

Puis il rencontra le vieil homme qui lui dit : « Mon fils, frappez-moi la tête. » Et c'est ce le jeune homme fit.

Puis il lui dit : « Prenez ces vêtements et déchirez-les. » Et le jeune homme les déchira.

Il lui dit encore : « Prenez ces vêtements et jetez-les dans la boue. » Et le jeune homme les jeta dans la boue.

Il lui dit de nouveau : « Prenez ce pot et remplissez-le d'argile. » Et c'est ce que le jeune homme fit.

Il lui dit enfin : « Prenez cette cruche et brisez-la. » Et le jeune homme la brisa.

Alors le vieil homme dit au jeune garçon : « Mon fils, je vais vous récompenser pour ce que vous avez fait. Longez le chemin qui mène vers la forêt jusqu'à ce que vous atteigniez une petite maison. Laissez votre cheval devant la porte,



entrez et vous trouverez une pièce pleine de cadavres. Cachez-vous le plus près possible de la porte. »

Le jeune homme suivit les instructions du vieil homme, laissa son cheval devant la porte, entra dans la maison et s'allongea parmi les cadavres au premier rang, près de la porte. Quand les Ogresses rentrèrent à la maison, elles trouvèrent le cheval devant la porte et le dévorèrent. Le jeune homme se mit à hurler. Elles lui lièrent les mains et décidèrent de le garder jusqu'à l'Aïd Al-Adha (Fête du sacrifice) pour le manger.

Le jeune homme prisonnier des ogresses ne rentra pas à la maison et sa mère commença à s'inquiéter. Elle dit à la jeune fille : « Mon fils a suivi le chemin

que tu lui as indiqué mais n'est toujours pas rentré. Peux-tu aller le chercher ? »  
La jeune fille répondit : « Oui, bien sûr ! »

La jeune fille se rendit à la maison des ogresses et dit : « Ouvre-toi, Kzimra. »  
Quand la porte s'ouvrit, elle trouva son cousin ligoté. Elle le libéra de ses liens et ils rentrèrent à la maison. Le jeune homme s'excusa auprès de sa cousine. Les deux pères se réconcilièrent et ne se quittèrent plus.

Quelque temps plus tard, la jeune fille retourna à la maison des Ogresses pour ramener tous les bijoux. Ils devinrent très riches et vécurent heureux à tout jamais.

*Voilà mon histoire. Elle a été transmise de vallée en vallée.*





# Le tamis



Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine marocain de la ville de Taounate et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en avril 2017 à Taounate.

Encadrées par Mme Amal Khizioua, Mmes Soumaya Azouzi, Kaoutar Azrak, Naima Bouftila, Bahija Kellati, Fatima Lgana, Ftetem Senhaji, Samira Sratel, Farida Tanji et Aicha Tariq ont contribué à la rédaction du conte.



Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
conseillère Technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie

Illustrations : Abdel8

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Farah El Aoufir (Secrétariat d'Etat chargé de l'Eau, Maroc), Meryem El Madani et Sarra Derouiche (GIZ Maroc),  
Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



*Je commence mon histoire au nom d'Allah présent en tout lieu, et au nom de son prophète bien-aimé, prière et salut à Lui.*

Il était une fois, un homme qui avait une fille unique, prénommée Leila. Quand son épouse décéda, il se remaria avec une autre femme, qui avait elle aussi une fille du même âge que Leila, et qui s'appelait Aïcha.

Quand les filles grandirent et eurent l'âge de l'aider au ménage, la seconde épouse leur confia la tâche d'aller chercher de l'eau à la rivière, tous les matins. A sa fille Aïcha, elle donna un tambourin comme récipient et à sa belle-fille, Leila, elle donna un tamis. Quand sa fille utilisait le tambourin, celui-ci se remplissait d'eau, alors que le tamis de sa belle-fille ne se remplissait jamais. De retour à la maison, Leila ne rapportait évidemment pas d'eau et la belle-mère utilisait ce prétexte pour la gronder.

Un jour, Leila comprit que sa belle-mère se moquait d'elle. Elle jeta alors le tamis dans la rivière et rentra chez elle sans l'ustensile en question. Sa belle-mère la gronda et la menaça : « Si tu ne rapportes pas le tamis, tu ne reviens pas à la maison. »

La jeune fille retourna alors à la rivière en pleurant. Elle suivit le tamis des yeux, tandis que celui-ci dérivait le long de la rivière, jusqu'à ce qu'elle ne pût plus le voir. Quand elle s'approcha de la berge, elle vit une vieille dame, debout devant sa maisonnette. Elle lui demanda : « Excusez-moi madame, n'auriez-vous pas vu un tamis flotter ? »

La vieille femme répondit : « Oui, je l'ai bien vu. Mais que veux-tu en faire ? »



La jeune fille répondit : « Je l'utilise pour puiser de l'eau pour ma belle-mère qui m'envoie chaque jour en chercher. » La vieille dame lui dit alors : « Mon enfant, on n'utilise pas un tamis pour puiser de l'eau, et c'est plutôt un seau qu'il te faut ! Ce que ta belle-mère fait n'est pas bien. Une personne qui gaspille l'eau pourrait se transformer en pierre, sur laquelle pousseront des mousses. Celui qui gaspille l'eau n'étanchera jamais sa soif, même s'il en buvait des seaux entiers. Une personne qui gaspille l'eau finira comme une terre aride où aucun fruit ne poussera et ne trouvera ainsi plus rien à manger. »

La vieille dame donna à la jeune fille un seau et lui dit : « Prend ce seau et utilise le ! En attendant, viens avec moi, tu seras mon invitée ce soir ! ». La jeune fille entra chez la vieille dame qui lui demanda : « Que souhaiterais-tu manger, de la viande d'âne ou d'agneau ? »

La jeune fille répondit : « La viande d'âne me convient bien madame, c'est seulement ma sœur Aïcha qui a le droit de manger la viande d'agneau. »

La vieille femme rétorqua : « Non, aujourd'hui c'est toi qui mangeras de l'agneau. »

Entre temps, la vieille dame s'en alla chercher un peu de henné et demanda à la fille : « Avec quoi souhaiterais tu que j'orne tes mains, avec du henné ou de la boue ? »

La jeune fille répondit : « La boue est bien pour moi madame. Personne ne m'a jamais encore orné les mains avec du henné. »

La vieille femme dit alors : « Non, aujourd'hui c'est moi qui ornerai tes mains avec le meilleur henné que je possède. »

Lorsque le moment de se coucher fut venu, la vieille femme lui demanda : «



Souhaites-tu dormir sur une peau de mouton ou sur des cendres ? »

La jeune fille répondit : « Les cendres sont bien pour moi madame, c'est ma sœur Aïcha qui dort sur la peau de mouton »

La vieille femme lui dit alors : « Ce soir, tu dormiras sur la peau de mouton. » et la jeune fille dormit très confortablement sur la peau de mouton, qui était nettement plus douce que les cendres.

Le lendemain matin, la vieille dame remplit le tamis et le seau de Leila, de pièces d'or et de bijoux et lui ordonna de rentrer chez elle. Elle la fit accompagner par un chien pour la guider sur le chemin du retour. En chemin, le chien commença à chanter : « Ouah, ouah, Ma dame a ramené de l'or. Ouah, ouah, Ma dame a ramené des bijoux ». Ayant entendu le chien chanter, les voisins accoururent pour voir ce qui se passait. Ils virent la jeune fille passer avec un seau rempli de pièces d'or et de bijoux. Le père d'Aïcha sortit à son tour, suivi de sa femme. Il était au comble de la joie, mais sa femme en colère cria : « mais d'où apporte-t-elle toutes ces richesses ? » et demanda à la jeune fille où elle les avait trouvées. Alors Leila raconta à sa belle-mère toute l'histoire.

A ces mots, la belle-mère ordonna à sa fille de se rendre immédiatement là où était allée Leila et de faire pareil. Il convient toutefois de souligner qu'Aïcha, trop gâtée, manquait d'éducation. Elle se rendit donc sur la berge de la rivière où elle trouva la vieille dame debout devant la porte de sa maison. Dès qu'elle aperçut la vieille dame, Aïcha jeta le tambourin dans l'eau et lui dit : « Madame, n'auriez-vous pas aperçu un tambourin flotter ? »

La vieille dame répondit : « Rentre mon enfant, le tambourin est chez moi. Mais que veux-tu donc en faire ? »





La jeune fille dit : « Je l'utilise pour puiser de l'eau dans la rivière. »  
La vieille femme lui dit alors : « Un tambourin est toujours mieux qu'un tamis, mais ne sert pas à puiser de l'eau. »  
Elle remit à la jeune fille un seau et lui dit : « Ceci est un seau qu'on utilise pour chercher de l'eau. Maintenant, viens donc chez moi. »  
La jeune fille entra chez la vieille dame qui lui demanda : « Que souhaiterais-tu manger, de la viande d'âne ou de la viande d'agneau? »  
La jeune fille répondit : « Quoi, de la viande d'âne ? Les gens mangent vraiment cela ? Ma maman me donne uniquement de l'agneau à manger. »  
La vieille dame rétorqua : « Aujourd'hui, tu mangeras de la viande d'âne. »  
Ensuite, la vieille femme demanda à la jeune fille : « Avec quoi souhaites-tu que j'orne tes mains, de henné ou de boue ? »  
La jeune fille répondit insolemment : « Ma mère n'utilise que le meilleur henné. »  
La vieille dame lui dit alors : « Aujourd'hui, j'ornerai tes mains de boue. »  
Lorsque le moment de se coucher fut venu, la vieille dame lui demanda : « Souhaites-tu dormir sur une peau de mouton ou sur des cendres ? »  
La jeune fille répondit : « Ma sœur Leila est la seule à dormir sur des cendres »  
La vieille femme lui dit alors : « Ce soir, c'est toi qui dormiras sur les cendres. »

Le lendemain matin, de très bonne heure, la vieille dame tendit à la jeune fille le seau et le tambourin remplis de charbon et lui dit : « Prend ça et rentre chez toi maintenant ». Elle la fit accompagner d'un chien pour la guider tout au long du chemin. En chemin, le chien se mit à chanter : « Ouah, ouah, Ma dame a ramené des horreurs. Ouah, ouah, Ma dame a ramené des horreurs ».



Ayant entendu le chien chanter, les voisins accoururent voir ce qui se passait et constatèrent le désastre. La voyant, la mère de la jeune fille la réprimanda et la ramena à la maison. Quand la jeune fille voulut nettoyer sa peau de la boue et des cendres, elle en fut incapable, car la vieille dame l'avait avertie en lui disant : « Mon enfant, tu dois protéger l'eau ». Et la jeune fille lui avait rétorqué : « Il y a de l'eau partout, je ferai comme bon me semble ! »

Au bout de quelques temps, la jeune Aïcha regretta tout ce qu'elle avait fait. Elle demanda sincèrement à Dieu de lui pardonner. C'est seulement à ce moment-là qu'elle put enlever la boue et nettoyer les cendres collées sur sa peau. Pour ce qui est de Leila, son père lui acheta un grand jardin. Elle s'en occupa si bien qu'il devint l'un des plus beaux jardins du village.

*Voilà mon histoire. Elle a été transmise de vallée en vallée*



# Haina et Ghzaiel



Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine marocain de la ville de Taounate et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en avril 2017 à Taounate.

Encadrées par Mme Amal Khizioua, Mmes Soumaya Azouzi, Kaoutar Azrak, Naima Bouftila, Bahija Kellati, Fatima Lgana, Ftetem Senhaji, Samira Sratel, Farida Tanji et Aicha Tariq ont contribué à la rédaction du conte.



Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
Conseillère Technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie

Illustrations : Abdel8 et S. Ayoub

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Farah El Aoufir (Secrétariat d'Etat chargé de l'Eau, Maroc), Meryem El Madani et Sarra Derouiche (GIZ Maroc),  
Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



Il était une fois, une jeune femme nommée Haina. Elle était la sœur du Sultan. Un jour, elle se rendit à la source pour y laver sa longue chevelure. Pendant qu'elle se lavait les cheveux, une de ses longues mèches se détacha et tomba dans l'eau.

Quelques jours plus tard, les serviteurs du sultan emmenèrent leurs chevaux se désaltérer à la source. Mais à la vue de la mèche de cheveux qui flottait sur l'eau, les chevaux refusèrent de boire. Craignant leur maître, les serviteurs revinrent rapidement sur leurs pas et allèrent demander au sultan : « Donne-nous gage de ta protection et nous te raconterons ce qui s'est passé. ».

Le Sultan leur promit sa protection et les serviteurs se mirent alors à lui racon-





ter comment les chevaux, ayant vu une longue mèche de cheveux flotter dans l'eau, avaient refusé de s'abreuver.

Le sultan ordonna alors : « Amenez-moi cette mèche de cheveux immédiatement. »

Les serviteurs allèrent chercher la mèche et la portèrent au sultan. Quand il la tint entre les mains, il en fut charmé et dit à ses serviteurs : « J'épouserai la personne à qui appartient cette mèche. Allez donc trouver cette femme. »

Les serviteurs se mirent à chercher la propriétaire de cette longue mèche, parmi toutes les filles de la tribu. Ils finirent par découvrir qu'elle appartenait à



Haina. Comme la décision du sultan était irrévocable, les membres de la tribu commencèrent les préparatifs, les ornements et le henné pour le mariage du Sultan.

Haina, qui avait aperçu le manège des préparatifs, ne se doutait pourtant de rien. Elle appela alors son plus jeune frère et lui demanda : « Va à la maison et renseigne-toi sur ce qu'ils font. ». Puis elle s'éloigna et s'assit au sommet d'une colline. Son jeune frère se rendit à la maison où il trouva tout le monde affairé par les préparatifs du mariage. Il retourna rapidement auprès de sa sœur et lui dit : « Haina, oh ma sœur, Haina, les bateleurs et les musiciens jouent de leurs instruments, ta famille et tes cousins dansent au son de leurs mélodies. J'ai appris que notre frère le Sultan a décidé de t'épouser !! »



Haina, attristée par ces nouvelles, demeura au sommet de la colline et ne voulut plus en redescendre. Elle coupa ses cheveux, enveloppa son visage dans un tissu noir et se mit à pleurer et à chanter : « Soulève-toi, ô colline et vois mon malheur. Hier, c'était mon frère, et aujourd'hui je dois le prendre pour époux. Et il ne le sait pas ! » La colline se mit à se soulever, de telle sorte que la famille de Haina et même le Sultan ne purent l'atteindre. Mais dès qu'elle s'arrêtait de chanter, la colline retombait. Alors, elle recommença à chanter : « Soulève-toi, ô colline, et vois mon malheur. Hier, c'était ma mère et aujourd'hui elle devient ma belle-mère. » La colline se souleva à nouveau et le Sultan ne put l'atteindre. Lorsque Haina s'arrêta de chanter, la colline retomba. Elle se remit à chanter encore : « Soulève-toi, ô colline, et vois mon malheur. Hier, c'était mon père, et à présent, il devient mon beau-père. » A force de chanter, elle s'évanouit, et ne put plus chanter, alors la colline retomba. La famille du sultan l'enleva pour la ramener au palais, et préparer le mariage.

Une fois réveillée, Haina, méconnaissable, était seule à savoir qui elle était. Elle alla chercher son jeune frère et quand elle fut seule avec lui, elle lui dit : « Ecoute, tu es mon frère, je suis Haina mais ils ne vont pas me croire. Alors pour empêcher ce mariage, va prendre le peigne qui doit servir à me brosser les cheveux, et sauve toi avec ! Si jamais ils te voient et te demandent de le rendre, dis-leur que tu refuses, à condition qu'ils te mènent vers moi. Ainsi, tu m'aideras et nous fuirons ensemble.

C'est ainsi que le frère de Haina prit le peigne et prit la fuite. Quand ils essayèrent de lui reprendre le peigne, il leur dit : « Vous n'aurez pas le peigne

tant que vous ne vous rendez pas compte qu'il s'agit de ma sœur Haina, le Sultan ne peut pas épouser sa sœur !!! . »

Ils amenèrent Haina devant son jeune frère ; à ce moment précis, le peigne devint magique par la grâce de Dieu. Ils l'enfourchèrent alors et traversèrent le fleuve jusqu'à une terre lointaine et Haina réussit ainsi à s'échapper.

Ils parcoururent de nombreuses contrées, et personne ne sut où ils étaient. Au coucher du soleil, ils arrivèrent chez une gentille Ogresse. Quand ils frappèrent à sa porte, elle dit à Haina : « Qu'est-ce qui t'emmène par ici ce soir mon enfant ? »

Haina lui raconta alors son histoire : « J'allais être forcée d'épouser mon frère, à son insu, j'ai décidé alors de prendre la fuite ... »



La gentille Ogresse leur offrit à manger et leur permit de passer la nuit chez elle. Le lendemain matin, alors qu'ils se préparaient à poursuivre leur périple, elle les prévint : « Sur votre chemin, vous trouverez sept sources. Ne buvez pas de la première source car celui qui en boit sera transformé en lion. N'y jetez pas non plus des ordures ou alors elles reviendront et vous colleront à la peau. Celui qui boit de la seconde source sera transformé en cochon. Ne polluez pas son eau, sinon vous serez défigurés et il vous poussera des queues. Celui qui boit de la troisième source sera transformé en serpent et si vous vous lavez les cheveux avec son eau, vous les perdrez. Celui qui boit de la quatrième source sera transformé en chèvre et si vous gaspillez son eau, vos pieds seront transformés en sabots de chameau. Celui qui boit de la cinquième source sera transformé en bœuf et si vous puisez de son eau, vous deviendrez muet. Celui qui boit de la sixième source sera transformé en faon et si vous y lavez vos vêtements, vous serez gravement malade. Quand vous atteindrez la septième source, c'est alors seulement que vous pourrez boire et utiliser l'eau pour vous laver, mais sans la salir sinon vous deviendrez aveugles.»

En chemin, le frère eut soif et voulut boire de chaque source qu'ils rencontrèrent. A chaque fois, sa sœur Haina le mit en garde : « Tu ne veux pas te transformer en un des animaux dont l'Ogresse nous a parlé ? ». Le frère tenta d'être patient, mais quand ils atteignirent la sixième source, il avait tellement soif qu'il trouva une ruse pour boire. Il ôta une de ses chaussures et dit à sa sœur : « J'ai perdu une de mes chaussures. Je vais aller la chercher. » Haina lui dit : « Non, mon frère, je sais que tu essaies de me jouer un tour. Tu vas aller boire l'eau de la source et si jamais tu fais cela, tu seras transformé en faon. » Il lui

assura qu'il n'irait pas à la source et la convainquit de le laisser aller récupérer sa chaussure. Arrivé sur place, il se pencha et commença à boire. Brusquement, il se transforma en faon. Comme Haina l'attendait, il s'approcha d'elle par derrière en poussant le cri d'une petite gazelle : « Maa, maa. » Haina se mit en colère et lui dit : « C'est ce dont l'Ogresse nous avait prévenus et je t'avais dit qu'il ne fallait pas boire de cette source ! Maintenant, tu t'es transformé en une petite gazelle. »

Haina fût très en colère, ne sachant que faire. Ils continuèrent pourtant leur chemin et arrivèrent dans un jardin qui appartenait à un sultan, mais qui n'était pas leur frère. Ils s'assirent alors à l'ombre d'un palmier. Haina, rongée par la faim, grimpa sur le palmier laissant le petit faon en bas. Elle se mit à manger et lui lança quelques dattes.

Mais les chasseurs du sultan, qui passaient par là, s'approchèrent et virent Haina. Ils furent éblouis par sa beauté. A leur retour, ils dirent au sultan : « Fais-nous gage de ta protection et nous te donnerons quelques informations. » Le sultan le leur promit et ils lui racontèrent qu'il y avait une très belle jeune femme, accrochée à un palmier de son parc, ainsi qu'une jeune gazelle au pied de ce même palmier. Le sultan leur ordonna d'aller immédiatement chercher cette femme. Quand ils s'en retournèrent la chercher, elle refusa de descendre du palmier. Ils tentèrent tout ce qui leur vint à l'esprit, mais rien n'y fit. Ils capturèrent alors son frère, le faon, dans l'espoir qu'elle les suivrait, mais sans résultat. Puis ils entreprirent d'abattre le palmier avec une hache, qui finit par s'incliner peu à peu. Quand ils entendirent l'appel à la prière de l'après-midi, le palmier était sur le point de tomber, mais Haina cria : « Sois fort mon pal-



mier, soit fort ! ». Par la grâce de Dieu, le palmier se redressa comme si de rien n'était. Les serviteurs revinrent sans cesse à la charge, trois jours durant, déterminés à emmener la jeune femme chez le Sultan, de peur d'être châtiés s'ils n'exécutaient pas ses ordres.

Au village, ils allèrent voir une vieille dame et lui dirent : « Il y a une jeune femme sur un des palmiers du parc du sultan. Le sultan nous a ordonné d'aller la chercher et de la lui ramener. Si nous n'y parvenons pas, il nous punira. Pouvez-vous nous aider ? » La vieille dame leur dit : « Bien évidemment !!! Je peux la convaincre de descendre du palmier. Vous allez voir ! ».

La vieille dame prit alors quelques ustensiles de cuisine et se mit à préparer du couscous tout près du palmier. Elle inversa toutes les recettes. Du haut de l'arbre, Haina lui dit : « Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, ma tante. Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire ! » La vieille dame lui répondit : « Mon enfant, je suis vieille et malade et ma vue est faible. S'il te plaît, descends m'aider. » Haina dit : « Si je descends, les chasseurs m'emmèneront chez le sultan. » La vieille femme répondit : « Descends juste une minute et après tu pourras remonter. »

Haina eut pitié de la vieille dame et descendit l'aider à cuisiner le couscous. La vieille dame en profita pour coudre sa robe à celle de Haina. Quand Haina eut fini de cuisiner, elle tenta de grimper sur le palmier, mais elle se retrouva bel et bien entravée.

Les chasseurs du Sultan en profitèrent pour la capturer et la présenter à leur





maitre. Quand il la vit, et lui demanda des explications. Quand elle lui raconta son histoire, le sultan comprit qu'elle était sa sœur et abandonna l'idée de l'épouser. Il lui proposa alors d'épouser un autre Sultan, propriétaire du parc dans lequel elle s'était sauvée. Elle accepta. Ils se marièrent et Haina tomba enceinte.

Le sultan avait déjà épousé trois autres femmes avant Haina. Un jour, avant de quitter le palais, il dit à Haina : « Ne fais pas confiance à mes autres épouses. Si elles te demandent de les accompagner, surtout, n'y va pas ! » Haina acquiesça.

Une fois le Sultan parti à la chasse, ses trois autres épouses se rendirent chez Haina et lui dirent : « tu sais, il a fait la même chose avec nous. Ne prête pas attention à ce que le Sultan te dit, car le jour viendra où tu n'auras plus aucune valeur à ses yeux. Viens avec nous. » Elles réussirent finalement à convaincre Haina de les accompagner.

En fait, les autres épouses du Sultan ne savaient pas que la petite gazelle qui accompagnait Haina, était son frère et qu'il les observait. Elles avaient tendu un piège à Haina, en recouvrant la margelle du puits avec de l'herbe. Et quand elle s'assit, elle tomba au fond du puits.

A son retour, le sultan demanda après Haina. On lui répondit : « Il n'est pas convenable qu'une femme sans famille reste parmi nous. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle est partie. »



Quand il entendit cela, le sultan fut à la fois en colère et inquiet. Pendant ce temps, le frère de Haina, la gazelle, faisait partie d'un troupeau dont s'occupait l'un des bergers du sultan. Quand les épouses du sultan se crurent débarrassées de Haina, elles décidèrent de se débarrasser également de lui. Elles firent bouillir de l'eau, aiguisèrent des couteaux et préparèrent des cordes afin de le capturer pour le manger. Quand le jeune frère de Haina vit cela, il s'approcha du puits et cria : « Haina ma sœur oh Haina, l'eau est en train de bouillir, les couteaux s'aiguisent et les cordes sont prêtes. Il n'y a pas d'issue pour ton frère ».

Haina, du fond du puits, répondit: « Oh petit faon, oh mon frère, je ne peux rien pour toi, je suis au fond du puits, avec mes fils Hassan et Hussain sur les genoux. »

Le berger, qui remarqua ce qui se passait, alla en informer le sultan : « Mon Seigneur, la petite gazelle dont je m'occupe s'est rendue au puits et elle parle. »

Le lendemain, le Sultan se rendit au puits et entendit ce que la petite gazelle disait : « Haina, ma sœur, oh Haina, l'eau est en train de bouillir, les couteaux s'aiguisent et les cordes sont prêtes, il n'y a pas d'issue pour ton frère. » Du fond du puits, Haina répondit à nouveau : « Oh petit faon, oh mon frère, je ne peux rien pour toi, Je suis coincée au fond du puits avec mes fils Hassan et Hussain sur les genoux. »



Le Sultan convoqua alors tous les membres de la tribu et leur ordonna de tirer du puits celle qui s'y trouvait. Par la grâce de Dieu, ils délivrèrent Haina et ses deux fils, car Dieu l'avait protégée jusqu'à ce qu'elle ait donné naissance aux deux fils du Sultan.

Une fois sortie du fond du puits, le Sultan demanda à Haina de lui raconter ce qui s'était passé et lui dit : « Ne t'avais-je pas dit de ne pas sortir avec elles ?, mais à présent, tu peux demander tout ce que tu désires, y compris leur châ-timent. » Elle dit : « Mon souhait est que vous construisiez un hammam pour que les femmes puissent y laver leurs cheveux sans avoir à se laver à la source et subir le même malheur que moi. Pour ce qui est du châ-timent de tes épouses, et bien, elles devront travailler pour le restant de leurs jours dans ce hammam sans rien gagner. »

Le sultan réalisa le souhait de Haina. Son frère retrouva sa forme humaine et ils vécurent tous heureux à jamais.

*Voilà mon histoire. Elle a été transmise de vallée en vallée*







# Contes Tunisiens



# Aouichicha et la source



Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine tunisien de la ville du Kef et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en mars 2017 au Kef. Encadrées par Dr Abderrahman Ayoub, Mmes Lobna Abrougui, Khouloud Belhedi, Yosra Hammemi, Fatma Hattabi, Khawla Mahnen, Najet Nefzi et Najoua Nsibi, ont contribué à la rédaction du conte.



Traduction : Centre pour l'Intégration en Méditerranée - CMI

Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalifa,

Conseillère technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie,  
et Lilia Benzid / OSS

Illustrations : Nadia Dhab

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par

Mmes Maria Ana Rodríguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



Il était une fois une jeune fille très courageuse et d'une grande beauté, à la silhouette gracieuse et à la longue chevelure soyeuse. Elle vivait dans un village isolé. Un jour, elle sortit de la maison pour se rendre à la source située en-dehors du village, pour remplir sa cruche d'eau pure et fraîche. Sur son chemin, elle aperçut une étrange créature, si étrange qu'elle ne ressemblait à rien qu'elle connût. Elle ne pouvait dire s'il s'agissait d'un être humain ou d'un animal.

Depuis plusieurs mois, elle entendait les villageois parler de cette créature qu'ils avaient nommée « Aouichicha ». On racontait qu'Aouichicha se tenait devant la source, interdisant à quiconque d'y boire ou d'y remplir un seau ou même une cruche. Même les animaux avaient peur d'approcher la source et préféraient fuir. Personne ne pouvait rester longtemps dans ce lieu, malgré la beauté du paysage, la densité de la forêt et l'abondance des cascades. Quiconque grimpeait jusqu'à la source, passait par un parcours laborieux et semé d'embûches, car elle se trouvait au sommet d'une montagne et le chemin y était rocailleux et accidenté.

Contrairement à ce que pensaient les villageois, la charmante jeune femme était suffisamment courageuse et déterminée pour atteindre la source de cette eau fraîche qui jaillissait abondamment pour y étancher sa soif, remplir sa cruche et rentrer, saine et sauve, à la maison. Inquiète, elle marchait à petits pas prête à fuir au cas où la créature déciderait de l'attaquer.



Et cette fois-ci, quelque chose d'inattendu se produisit. Aouichicha surgit soudain entre les arbres et commença à la poursuivre, alors que la jeune femme pleurait et hurlait. La seule possibilité de lui échapper consistait à grimper dans les branches d'un grand arbre pour se cacher jusqu'à ce que quelqu'un vienne la délivrer d'Aouichicha.

Alors que la jeune femme était morte de peur et d'inquiétude, un jeune homme du village passa à proximité. Il se rendait à la source pour abreuver son troupeau. Tout à coup, il remarqua que son bétail s'agitait dans tous les sens. Il essaya de le garder groupé, mais les vaches cherchaient à fuir. Quelque chose d'anormal se passait. Il regarda à gauche puis à droite, leva les yeux vers les arbres et y vit la jeune femme terrorisée à travers les branches. Il l'appela et lui dit : « Mais que faites-vous donc dans cet endroit isolé, et comment avez-vous pu grimper à cet arbre ? ».





Le jeune homme se retourna et découvrit l'étrange créature qui s'était mise à poursuivre son troupeau en y semant la panique. Les vaches se dispersaient dans toutes les directions. Il revint alors sur ses pas, et tenta de rassembler rapidement ses bêtes pour fuir cet endroit si dangereux. Puis, il se tourna vers la jeune femme et lui dit : « Ne bougez pas, je reviendrai dès que j'aurai mis mon troupeau en sécurité. Restez là où vous êtes et accrochez-vous bien aux branches ! ».

Sur le chemin du retour, le jeune homme décida qu'il fallait absolument se débarrasser d'Aouichicha pour rendre aux villageois leur source, car personne ne pouvait plus bénéficier de cette eau pure et abondante. Arrivé au village, il prépara sa monture et passa de maison en maison pour convoquer les habitants, sur la place du village, afin de leur parler d'un sujet très important. Les villageois se rassemblèrent rapidement pour s'enquérir de la situation.



Le jeune homme se leva alors et déclara : « Aouichicha a pris le contrôle de la source que nous utilisons pour boire, abreuver nos troupeaux et irriguer nos champs ; nous faisons désormais face à la famine et à la soif ! Nous lui avons permis d'en prendre le contrôle, sans rien faire pour l'en empêcher. Cette créature malfaisante a profité de notre manque d'attention et de notre négligence vis-à-vis de la gestion de notre eau et de nos cultures. Elle a pris le contrôle de la source et nous empêche, avec nos bêtes de nous en approcher et de boire son eau pure et abondante. Il est temps de reprendre notre source, d'utiliser cette eau plus sobrement et de bannir Aouichicha de nos terres !».

A la fin de son discours, les villageois l'applaudirent et l'encouragèrent dans son idée de reprendre la source. Chacun voulait contribuer et agir pour mieux conserver l'eau de cette source: l'un proposait de construire une citerne, l'autre un canal d'irrigation, un autre un puits et un autre encore, un bassin. Bientôt un groupe se rendit à la source, débordant d'enthousiasme et de détermination. Ils apportèrent des outils : haches, pelles et bêches. D'autres étaient prêts à fournir du ciment, du sable et tout ce qu'il faut pour les projets de construction.

Dès qu'ils arrivèrent à la source, ils commencèrent à travailler avec ardeur. On pouvait voir la sueur perlant à leurs fronts. Ils se soutenaient pendant l'effort : quand ils étaient fatigués, l'un d'entre eux chantait pour alléger leur fatigue. Le chef de groupe proposa de construire un grand réservoir en béton armé et de le connecter à un canal d'irrigation pour collecter et redistribuer l'eau de pluie. Ainsi, en cas de sécheresse et si la source se tarissait, ils auraient une réserve d'eau pour approvisionner le village jusqu'à ce que la source se remette à couler de nouveau.

Ils travaillèrent sans relâche, les uns transportant des pierres sur leurs épaules, les autres construisant un mur. D'autres encore enduisaient les parois de ciment. Bientôt, le réservoir prit forme, les canaux d'irrigation furent creusés et une grande citerne fut construite. Tous ces ouvrages pourraient être admirés par les générations futures.

De loin, Aouichicha observait les ouvriers. Son cœur s'emplit de rage lorsqu'elle comprit qu'il n'y aurait bientôt plus de place pour elle autour de cette source. La population avait réalisé l'importance de l'eau et d'une gestion raisonnée et économe de cette richesse, contrairement à ce qu'ils faisaient dans le passé. Dépitée, Aouichicha s'enfuit et ne revint plus. Les villageois en furent ainsi libérés à jamais.



A ce moment-là, le jeune homme enfourcha son cheval et se dirigea vers l'endroit où se trouvait la jeune fille. Il l'aida à descendre de l'arbre. Dès qu'elle toucha le sol, elle se dirigea résolument vers la source et se mit à se débarbouiller après cette si rude journée. Elle aperçut les villageois qui venaient de terminer leur travail et admira toutes les infrastructures qu'ils venaient de construire, et qui devaient aider à améliorer la gestion de l'eau de cette magnifique source.



Puis, le jeune homme l'appela, l'aïda à monter sur son cheval, et la ramena auprès de sa famille. Les villageois, quant à eux, furent remplis de joie également, en voyant les belles et solides structures qu'ils avaient construites.



Celles-ci durèrent très longtemps et furent utiles à de nombreuses générations.



# Le puits et les enfants





Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine tunisien des Iles Kerkennah et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).

Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en mars 2017 à Kerkennah. Encadrées par Dr Abderrahman Ayoub, Mmes Raja Allouche, Fatma Bechikha, Omezzine Ben Amor, Ismahène Ben Hamida, Rahma Ben Hamida et Aida Ghram ont contribué à la rédaction du conte.



Traduction : Centre pour l'Intégration en Méditerranée - CMI

Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,

Conseillère technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie,  
et Lilia Benzid / OSS

Illustrations : Nadia Dhab

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par

Mmes Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).

Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.

Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



Il était une fois une agricultrice du nom de Aïcha. Elle était très laborieuse, travaillant aux champs avec son mari, et s'occupant de sa maisonnée pour élever ses trois enfants.

Quand son mari mourut, elle demeura seule, à s'occuper de la grande ferme, située au milieu d'une vaste prairie. Il y avait de nombreuses plantations, des cultures très diversifiées et les fruits produits étaient de très bonne qualité. Mais il n'y avait pas de robinet, ni de canaux d'irrigation pour les arroser. Certes quelques puits existaient, mais la nappe d'eau souterraine était profonde, et ne pouvait être atteinte sans engager d'importants travaux.

Aïcha se levait donc chaque matin à l'aube, pour irriguer les plantations, abreuver les moutons et les chèvres et nourrir les volailles. Les travaux de la ferme l'occupaient pleinement et constituaient sa seule source de revenus pour élever ses enfants. Plus le temps passait, plus le travail et les difficultés quotidiennes de la vie fatiguaient Aïcha. Irriguer, abreuver les animaux, nourrir et prendre soin des enfants... Elle s'épuisait à longueur de journée en puisant et ramenant l'eau du puits.



Ses enfants ne l'aidaient pas, ils ne s'occupaient ni de leur mère, ni des cultures, ni des animaux de la ferme. Ils passaient leur temps à jouer avec l'eau et à la gaspiller. Dès qu'ils trouvaient un objet quelconque sur leur route, ils avaient plaisir à le jeter dans le puits, salissant ainsi l'eau, risquant de la rendre impropre à la consommation.

Lorsqu'elle se sentait dépassée par la masse de travail et envahie par la fatigue, Aïcha se rendait au puits, s'asseyait sur sa margelle et lui parlait à haute voix pour se confier à lui. Elle lui racontait tout, la négligence de ses enfants, leur indifférence, le gaspillage de l'eau, leur ignorance des conséquences graves de la pollution sur la nappe d'eau souterraine, les risques de maladies que pouvait provoquer l'eau polluée.



Ainsi, à chaque visite, elle espérait trouver une oreille attentive, mais elle savait bien que le puits n'est qu'un objet inanimé. Cependant un jour, alors qu'elle se confiait à lui, le puits se mit à parler, et lui répondit : « Gente dame, la vérité est que vos jeunes enfants ne sont pas à blâmer. »

Stupéfaite d'entendre le puits lui répondre, elle garda son calme et lui demanda : « Mais, que voulez-vous dire ? ». Le puits répondit alors : « La raison pour laquelle je dis ceci, est que vous les avez élevés ainsi. Vous les avez gâtés et vous avez manqué à votre devoir. Vous ne leur avez pas prodigué les conseils nécessaires pour conserver l'eau. Ils ont acquis de mauvaises habitudes, par ignorance. Il est désormais temps de leur donner une leçon et de les faire revenir vers le droit chemin. » Aïcha répondit : « Je suis entièrement d'accord, que Dieu fasse que les choses se passent bien ! ».



Un jour, la fille d'Aïcha, qui s'appelait Warda, se rendit au puits avec ses frères. Comme d'habitude, ils s'assirent sur la margelle pour boire et manger. Lorsqu'ils eurent fini leur repas, ils jetèrent, comme ils le faisaient toujours, tous leurs déchets dans le puits. Aussitôt, une voix grave et tonitruante s'éleva. Les enfants ne surent s'il s'agissait d'une voix humaine ou pas. Elle émanait du puits. Ils s'enfuirent aussi vite qu'ils le purent, mais l'eau, sortie du puits, les suivit et se répandit bientôt partout sur les terres de la ferme, les encerclant de toute part. Ils ne pouvaient ni s'échapper, ni même avancer, ou reculer. Ils virent alors tous les déchets qu'ils avaient jetés dans le puits se répandre et flotter partout, transformant les lieux en une véritable décharge d'ordures. Le puits leur cria : « Je vais tous vous noyer aujourd'hui et je ne vous épargnerai pas parce que vous m'avez grandement blessé en jetant en moi vos déchets, en bloquant les sources qui m'approvisionnent en eau. Mon eau n'est plus douce, elle est devenue amère, sale et inutilisable, ni pour les humains, ni pour les animaux, ni même pour les plantes. Vous ne connaissez pas les conséquences dangereuses de vos actes. Elles reviendront vous hanter quand les maladies et les épidémies se répandront à cause de vous. Si vous persistez dans l'arrogance, les choses empireront jusqu'au jour où vous serez condamnés à la famine et à la soif, car Dieu, a tout créé à partir de l'eau ».

Les enfants répondirent : « Nous vous supplions de nous pardonner et vous promettons que nous ne répèterons pas nos erreurs passées. Si vous nous montrez comment faire, nous agirons mieux. Laissez-nous partir pour que nous retournions sains et saufs auprès de notre mère. »



Le puits répondit : « Je vous pardonne pour cette fois, mais avant cela, vous devrez retourner auprès de votre mère et lui demander pardon pour les problèmes que vous lui avez causés. Elle est épuisée. Vous lui devez obéissance parce qu'elle agit dans votre intérêt. Vous lui devez assistance à la maison et à la ferme, en l'aidant à irriguer les cultures, en donnant à boire aux animaux, en nourrissant les volailles et en vous acquittant de toutes les autres tâches à la maison.

Lorsque vous voudrez vous laver les mains, vous devrez amener une cruche, que vous placerez sur la roue à aube du puits, et l'eau sera ainsi versée directement dans la vasque. Ainsi, vous aurez les mains propres et les arbres profiteront du peu d'eau tirée du puits sans qu'elle ne soit gâchée. Voilà comment on utilise l'eau rationnellement. »

Les enfants se regardèrent avec étonnement puis observèrent l'eau alors qu'elle se retirait petit à petit, retournant d'où elle était venue. Mais les déchets couvraient encore le sol, témoignant du manque de soin et de la négligence des enfants face au plus grand don de Dieu à ses créatures : l'Eau. Ils commencèrent à ramasser les ordures : papiers gras, restes de nourritures, sacs en plastique et objets divers.



Bientôt, la ferme fut suffisamment propre pour permettre à la famille de s'asseoir pour profiter du paysage et de l'air frais.

Lorsqu'ils eurent fini leur travail, ils virent leur mère arriver, avec un sourire et une lueur de satisfaction dans ses yeux. Son bonheur se lisait sur son visage. La mère et ses enfants vécurent heureux grâce à leur union pour la conservation de l'eau.



# Le Sultan et l'éléphant



Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine tunisien des Iles Kerkennah et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).  
Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en mars 2017 à Kerkennah.  
Encadrées par Dr Abderrahman Ayoub, Mmes Raja Allouche, Fatma Bechikha, Omezzine Ben Amor, Ismahène Ben Hamida, Rahma Ben Hamida et Aida Ghram ont contribué à la rédaction du conte.



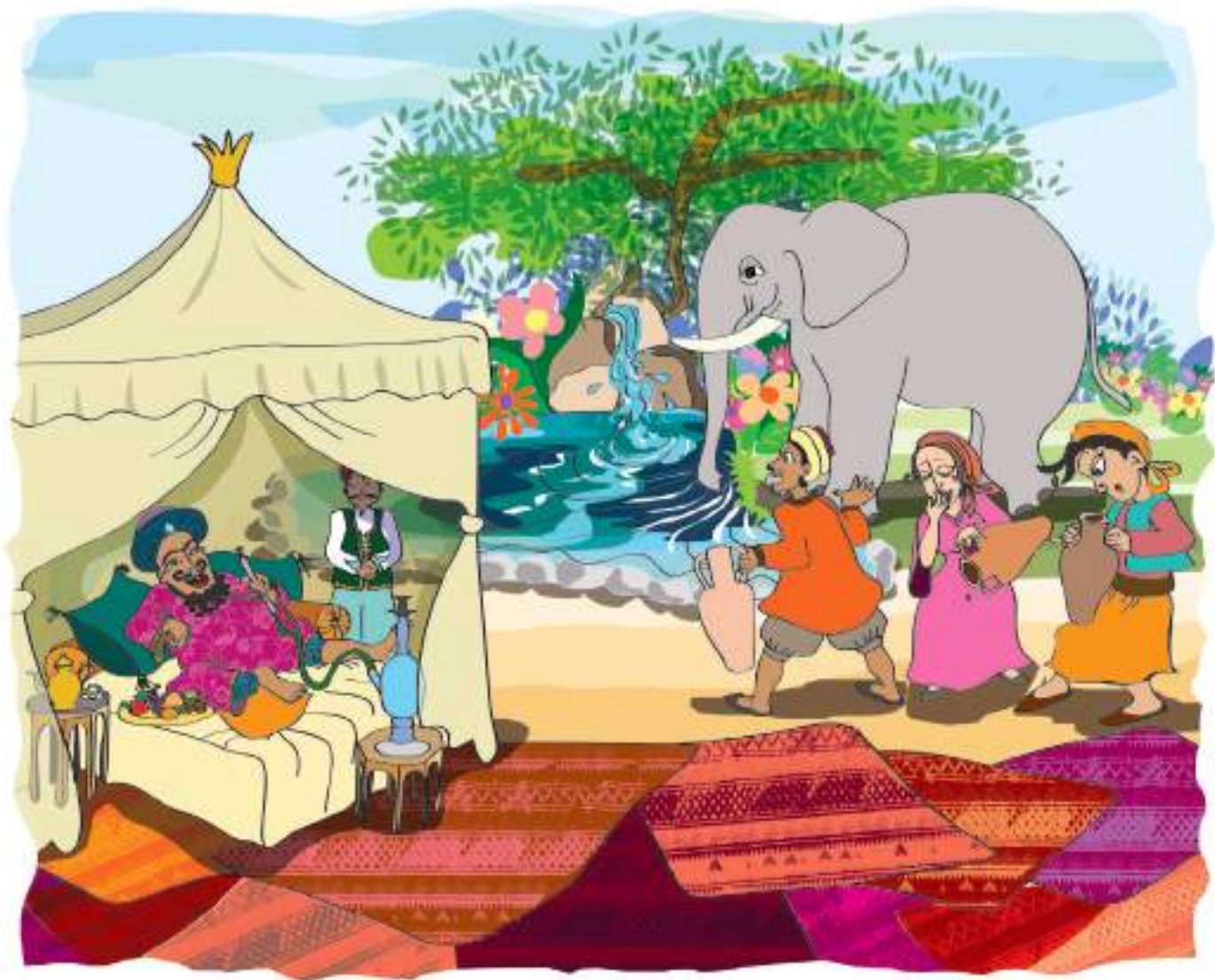
Traduction : Centre pour l'Intégration en Méditerranée - CMI  
Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
Conseillère technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie,  
et Lilia Benzid / OSS  
Illustrations : Nadia Dhab  
Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).  
Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.  
Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



Il était une fois un Sultan qui possédait un éléphant, qu'il élevait dans un très bel enclos. Il possédait également une source qui approvisionnait les habitants du royaume et leur permettait de boire, d'irriguer leurs champs et d'abreuver leurs animaux.

Le Sultan avait imposé aux habitants de partager la source avec l'éléphant. Ainsi, ils étaient obligés d'utiliser l'eau de la source à tour de rôle : un jour pour eux et le reste de la semaine pour l'éléphant.

Et comme il n'y avait pas suffisamment d'eau pour tout le monde, les habitants du royaume avaient tout le temps soif et faim. Un jour, ils décidèrent de se rendre chez le Sultan pour se plaindre de ce manque d'eau, mais ils prirent peur et se ravisèrent. Comment pourraient-ils affronter le Sultan et mettre en cause son éléphant alors que lui-même avait donné l'ordre de réserver la source à l'animal, et de le laisser boire autant d'eau qu'il voulait. Ils savaient pertinemment que le Sultan serait à la fois juge et partie dans cette affaire, et qu'il ne les écouterait pas. Ils changèrent donc d'avis.



Ils continuèrent à se plaindre, en secret, et à remettre en cause la logique de cette décision de partager leur eau. Était-ce normal que l'éléphant s'abreuve une journée entière, à lui tout seul, alors que tout le royaume se partage un seul jour, pour boire, irriguer les champs et les plantations ? Comment les habitants allaient-ils trouver de l'eau pour préparer les repas et donner à boire à leurs animaux ? Comment allaient-ils manger à leur faim quand la terre serait asséchée, que les feuilles des arbres auraient jaunies et que les récoltes seraient complètement mortes ? Leur vie, celle de leurs enfants et de leurs animaux dépendaient de cette source partagée avec l'éléphant du Sultan. Ils se mirent à détester cet éléphant pour tous les torts et les dégâts qu'il causait, en piétinant leurs terres et en tarissant leur source, d'un seul coup de son énorme trompe !

Après maintes discussions et palabres, ils décidèrent de former un comité qui les représenterait pour aller consulter le sage du village. Le sage était un vieillard aux cheveux blancs, le visage baigné d'un halo de lumière.... Il forçait le



respect de tout le royaume, par sa sagesse, ses conseils judicieux et pour ses éruditions, il avait lu tant de livres ....

Le chef du village, qui accompagnait le groupe, s'appelait Ayadi le chamelier. Quand il arriva chez le vieux sage, il le salua, et lui dit : « Que la paix soit sur toi ! Nous sommes venus te demander de nous aider à trouver une solution pour arrêter les nuisances de l'éléphant du Sultan. Il piétine nos terres et assèche notre source ! Nous n'avons plus assez d'eau pour boire, nos récoltes se fanent, et nos arbres perdent leurs feuilles, nos animaux meurent de soif. »

Le sage leur dit : « Mes amis, écoutez-moi ! Pourquoi cherchez-vous donc une solution, alors qu'elle est si simple et à votre portée ? ».

Le chef du village lui répondit : « Comment pouvez-vous dire cela, ô homme sage, nous avons un seul jour par semaine pour irriguer la terre que nous avons



bêchée, les récoltes que nous avons plantées, les arbres que nous avons soignés et pour abreuver les animaux que nous avons achetés et élevés ! Nous devons aussi préparer nos repas, nous laver et nettoyer nos maisons ! Pensez-vous vraiment que cette quantité d'eau insignifiante est suffisante pour répondre à tous nos besoins ?

Le sage leur répondit : « Et vous, trouvez-vous normal de gâcher toute l'eau que vous puisez ? ».

Un membre du groupe ajouta : « Dites-nous, ô Sage, comment est-il possible que l'eau que nous puisons au cours de la journée qui nous est réservée, suffise pour les autres jours ? »

Le sage dit : « Celui qui gaspille une goutte d'eau, souffrira un jour de la soif ! Si vous aviez suivi l'exemple de nos ancêtres, vous en auriez récolté les bénéfices aujourd'hui. N'avaient-ils pas construit des réservoirs et des citernes, n'avaient-ils pas creusé des canaux d'irrigation pour conserver l'eau qui tombe du ciel ? Je me souviens que durant les périodes de sécheresse, nous dépendions de l'eau que nous avons économisée, et qu'il y en avait suffisamment pour boire, se laver et irriguer les champs. Nous avons toujours essayé de ne pas gaspiller une seule goutte d'eau, qui pouvait être utilisée pour arroser un arbuste de jasmin, ou même un plant de menthe ou de basilic... »

Ayadi le chamelier demanda : « Avez-vous une solution à nous proposer pour la soumettre au Sultan ? »





Le sage répondit : « Je dois parler au Sultan ! Mais je n'irai pas seul, vous viendrez tous avec moi. Ainsi, chacun pourra prendre la parole et donner son avis. »

Quand ils arrivèrent au palais, le Sultan demanda à son premier ministre les raisons de ce soudain désordre. Le ministre s'empressa alors de demander au groupe, la raison de leur visite. Ayadi le chamelier lui répondit qu'ils étaient venus rencontrer le Sultan.

Quand les villageois se présentèrent devant le Sultan, celui-ci leur demanda ce qu'ils désiraient. Le sage commença : « Longue vie à toi, ô Sultan, nous sommes venus vous voir à propos de l'éléphant... ».

« Quoi, l'éléphant ? Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ?! », s'écria le Sultan.

Un lourd silence s'abattit sur le groupe. Ils redoutaient tous la colère du Sultan, et personne n'osa prononcer un seul mot. Le Sultan répéta sa question, les yeux étincelants de colère. De peur, personne ne put dire un mot. Un silence pesant s'installa alors dans la salle.

Ayadi le chamelier hésita, conscient du danger d'affronter le Sultan, il finit par rassembler son courage et dit : « Sire, l'éléphant est solitaire et triste, nous voulions vous demander de trouver une éléphante pour lui tenir compagnie ».

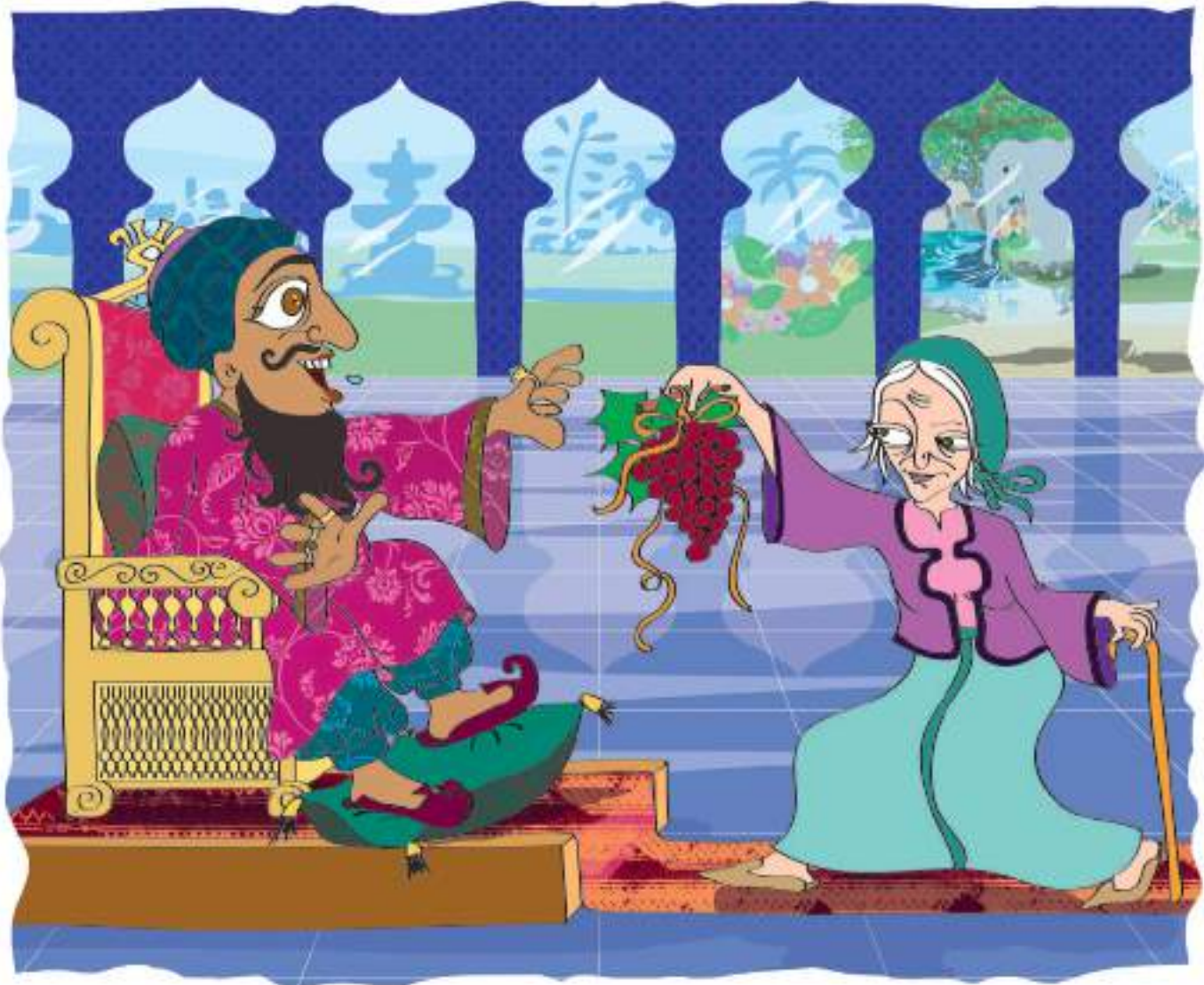


Le Sultan éclata de rire : « Voilà un problème simple à résoudre. Nous ferons venir une éléphante pour qu'il ne soit pas seul et triste, puisque vous le dites ! ».

Le petit groupe, à la fois découragé et très en colère, quitta alors le palais du Sultan. Ils avaient voulu se débarrasser d'un éléphant, et maintenant, il y en aura deux !

Aziza, la doyenne du groupe, intervint : « Laissez-moi faire et ne vous fiez pas à ce qui vient de se passer ». Elle alla aussitôt cueillir de magnifiques grappes de raisin dorées dans son jardin et couru voir le Sultan, pour les lui faire remettre, puis elle rentra à la maison.

Le jour suivant, elle fit de même. Quand le Sultan goûta les délicieuses grappes de raisin, il demanda à son ministre d'où provenaient ces grappes, car il n'en avait jamais mangé de pareilles. Le ministre dut lui avouer qu'il en ignorait tout.



Le troisième jour, Aziza ne retourna pas voir le Sultan. Ce dernier envoya ses gardes la chercher. Quand elle arriva au palais, il lui demanda ce qu'elle avait fait des grappes de raisin. Elle lui répondit que c'était l'éléphant qui les avait mangées. Stupéfait, le Sultan leur demanda : « Mais comment a-t-il pu faire ça ? ». Elle répondit : « L'éléphant a bu l'eau que j'utilise pour arroser la vigne et nous n'avons plus rien à boire. La terre est devenue aride, les arbres ne donnent plus de fruits. Il ne restait que ces deux pieds de vigne ! ».

Le Sultan fit alors appeler son ingénieur et lui ordonna de construire un bassin pour l'éléphant, et de le remplir d'eau, afin qu'il puisse s'y désaltérer, une fois par semaine. Les autres jours seraient destinés aux habitants du royaume, pour que leurs terres redeviennent fertiles et que les arbres portent à nouveau de bons fruits.



# Le porteur d'eau





Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine tunisien des Iles Kerkennah et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).  
Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en mars 2017 à Kerkennah.  
Encadrées par Dr Abderrahman Ayoub, Mmes Raja Allouche, Fatma Bechikha, Omezzine Ben Amor, Ismahène Ben Hamida, Rahma Ben Hamida et Aida Ghram ont contribué à la rédaction du conte.



Traduction : Centre pour l'Intégration en Méditerranée - CMI  
Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
Conseillère technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie,  
et Lilia Benzid / OSS

Illustrations : Nadia Dhab

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).  
Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.  
Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



Il était une fois un bijoutier qui vivait, avec sa femme et ses enfants, dans le confort et l'aisance. Il avait deux fils et une fille adorable qui était extrêmement sage et bien organisée. Son épouse passait toute la journée à nettoyer la maison, à faire la lessive et laver la vaisselle, à tel point que cela tournait au gâchis. Elle ne cessait de passer d'une pièce à l'autre, un seau à la main, qu'elle déversait sans compter, sans se soucier de la quantité d'eau qu'elle utilisait.

Le plus grave, était que ses deux fils l'imitaient dans tout ce qu'elle faisait, et qu'ils avaient grandi avec l'habitude de gaspiller l'eau. Ils passaient leur temps à remplir et vider le bassin d'eau qui sert de réserve pour la famille, et à s'y tremper comme des canards. L'eau débordait de partout, ruisselant et s'écoulant sans être utile, ni à la famille, ni aux animaux, ni même aux arbres.

La fille, par contre, était très différente de ses frères. Elle faisait des efforts pour conserver l'eau et l'utiliser à bon escient.



Quant au père, à chaque fois qu'il rentrait à la maison, et qu'il remarquait la désinvolture avec laquelle son épouse et ses fils utilisaient l'eau, il se mettait en colère et protestait. Il leur répétait qu'il ne fallait pas gaspiller l'eau, cette précieuse source de toute vie sur terre.

Mais sa femme réagissait avec dédain, en disant : « L'eau ne s'épuisera jamais, puisque la pluie la réapprovisionne constamment. Pourquoi faire des économies ? ».

Il lui répondait : « Mais il y a une limite à la propreté ! L'excès tue le succès. Tout ce qui dépasse un certain seuil, finit par avoir l'effet inverse ».

Mais elle insistait, pensant que son mari ne pouvait pas comprendre, bien qu'il fût expert dans son travail, qui consistait à fabriquer des bracelets en or et en argent. Le pauvre homme quittait alors la pièce, ne trouvant personne pour l'écouter et tenir compte de ses conseils.



Un jour, alors qu'il traversait le marché pour se rendre à sa boutique, le bijoutier vit un jeune porteur d'eau, une jarre pleine sur l'épaule. Le jeune homme le salua en lui disant : « Monsieur, voulez-vous boire de l'eau fraîche avant de commencer votre travail, ce matin ? » Le marchand répondit : « C'est une bonne idée, mon fils, que Dieu te bénisse. » Il prit la tasse en argile propre, but l'eau et continua son chemin vers son échoppe.

Depuis ce jour, à chaque fois que le marchand passait par cet endroit, il croisait le porteur d'eau, et le voyait proposer de l'eau aux passants, pour étancher leur soif, causée par la chaleur de l'été. Après avoir bu, ils invoquaient la bénédiction de Dieu, pour lui accorder une longue vie. Jusqu'au jour où, le bijoutier fut pris de curiosité et décida de demander au jeune homme pourquoi il agissait ainsi.

« Dis-moi, mon fils, est-ce que tu offres toujours ton eau gratuitement aux gens ? »

Le jeune homme répondit : « J'offre de l'eau aux gens qui passent par le marché pour étancher leur soif par cette chaleur. Si quelqu'un me donne de l'argent, je le remercie. Et si quelqu'un demande simplement à Dieu de me bénir, alors j'ai gagné spirituellement. Donc, dans les deux cas, je reçois un don. »

Le marchand poursuivit : « mais pourquoi n'apprendrais-tu pas le commerce de l'or et de l'orfèvrerie, pour assurer ton avenir et gagner plus d'argent ? »

Le porteur d'eau répondit : « Si c'est de l'argent que vous voulez parler, mon



père l'a légué à mon frère aîné, et le plus jeune de mes frères a hérité de l'or. »

Le bijoutier lui répondit : « Et toi, que t'a laissé ton père en héritage ? »

Le porteur d'eau répondit : « Il m'a laissé quelque chose de plus important que l'or et l'argent. Il m'a légué les puits, et il m'a conseillé de conserver l'eau et d'encourager les gens à en apprécier la valeur, pour l'utiliser à bon escient. »

Le marchand pensa tout à coup à la façon dont l'eau était gaspillée chez lui, alors que ce jeune porteur d'eau avait déjà appris, lui, à connaître son importance et qu'il consacrait sa vie à enseigner cette leçon aux autres. Il réfléchit un instant et dit au porteur d'eau : « Je voudrais t'inviter chez moi demain à prendre un repas en famille. »

Le jeune homme fut surpris et se dit : « Pourquoi donc cet homme si riche m'inviterait-il chez lui, alors que je ne suis qu'un pauvre porteur d'eau qui ne peut lui être d'aucune utilité ? ». Mais il décida d'accepter l'invitation.

En rentrant chez lui, le marchand annonça à sa femme qu'ils auraient un invité important pour le lendemain. Elle fut très heureuse à l'idée de recevoir un invité de marque. Le lendemain, elle se leva très tôt pour préparer toutes sortes de plats savoureux avec sa fille.

Après la prière de midi, elle entendit frapper à la porte et se hâta de quitter sa chambre pour accueillir son mari et son invité distingué. Quand elle ouvrit la porte, son mari fit entrer un jeune homme, à l'air modeste, une cruche pleine





d'eau sur l'épaule.

Sous l'effet de la surprise, elle recula, mais elle se reprit très vite et lui tendit la main pour l'accueillir.

Son mari lui demanda d'apporter le repas du jeune homme. Elle s'en alla à la cuisine en trainant les pieds, puis appela discrètement son mari et lui demanda sur un ton de reproche : « Mais qui est donc ce miséreux que tu as invité ? Pourquoi nous as-tu fait préparer toute cette nourriture ? ». Le mari répondit : « Ce jeune homme nous apporte sans doute une bénédiction que les dignitaires ne possèdent pas. Apporte-nous de l'eau pour nous laver et nous débarrasser de la poussière de la route. »

Elle remplit un seau mais quand elle vit que l'eau était un peu trouble, elle la renversa par terre, et partit en chercher au puits. Mais l'eau du puits était aussi trouble, et elle la renversa à nouveau par terre. Ce manège se reproduisit plusieurs fois.

Le jeune homme observait avec étonnement ce gaspillage. Ne pouvant plus se retenir, il lui dit : « Madame, puis-je vous demander pourquoi vous avez renversé l'eau ainsi ? Vous l'avez gaspillée, vous auriez pu l'utiliser pour arroser la vigne ou le pot de menthe, qui sont secs et flétris et ont tellement soif ? ». En réponse, elle lui tendit le seau. Il s'empressa d'aller se laver les mains au-dessus du pot de menthe. Puis il remplit plusieurs seaux et continua à arroser les mûriers assoiffés autour de la maison. Le marchand prit alors un seau et imita son invité, en disant à son épouse : « C'est ainsi que nous devrions utiliser



l'eau dans cette maison. Depuis des années, que je vous répète qu'il faut utiliser l'eau à bon escient, et que vous n'en faites rien... ».

Contrariée par le comportement de son invité, l'épouse acquiesça à contre-cœur.

Pendant ce temps, leur fille avait dressé la table du déjeuner et disposé tous les plats délicieux qu'elle avait préparés avec sa mère.

Dès que le jeune homme aperçut la jeune fille, magnifiquement vêtue et parée de bijoux, il s'éprit immédiatement d'elle. La jeune fille ressentit la même chose, en le voyant, et de fait, leurs sentiments furent réciproques. A la fin du repas et après avoir pris le thé, le jeune homme se leva, remit la jarre sur son épaule et pris congé de la famille. Le bijoutier le raccompagna jusqu'à la porte. Son épouse les suivit et lui dit : « Maintenant que nous avons fait ta connaissance, je ferai appel à toi quand j'aurai besoin d'eau fraîche ».

Au fil des jours, le marchand apprit à mieux connaître le porteur d'eau et ils devinrent amis. Le bijoutier invitait souvent le jeune homme à la maison. Il vantait ses mérites auprès de sa famille, en leur rappelant qu'il faut utiliser l'eau avec parcimonie. Un jour, le porteur d'eau, épris de la jeune fille, demanda au marchand, sa main. Cette demande en mariage combla le père de la jeune fille, qui lui donna son accord, à condition de consulter son épouse et sa fille.

Quand le marchand parla à sa femme des projets de mariage de sa fille avec le porteur d'eau, elle s'y opposa catégoriquement. Elle décida toutefois de lais-

ser la décision finale à sa fille, pensant qu'elle refuserait d'épouser un jeune homme, dont la seule occupation était de porter une jarre sur son épaule et de proposer de l'eau aux gens à longueur de journée.

A sa grande surprise, elle comprit que la jeune fille avait un penchant pour le porteur d'eau, et qu'elle en appréciait la sagesse et la rectitude. Car celle-ci savait qu'ils avaient la même vision des choses, et qu'ils partageaient les mêmes valeurs, comme celle de préserver l'eau et de l'utiliser à bon escient.

Alors, la mère finit par consentir au mariage de sa fille avec le porteur d'eau, un mariage qui lui servit sans doute de leçon qu'elle n'oublierait jamais. Le porteur d'eau et sa charmante épouse vécurent heureux, simplement et sans prétention.



# Les deux frères et la colombe



Le présent conte est inspiré des contes traditionnels tirés du patrimoine tunisien de la ville du Kef et fait partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie).  
Il a été écrit avec un groupe de femmes bénévoles dans le cadre d'un atelier de rédaction participative organisé par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » en mars 2017 au Kef.  
Encadrées par Dr Abderrahman Ayoub, Mmes Lobna Abrougui, Khoulood Belhedi, Yosra Hammemi, Fatma Hattabi, Khawla Mahnen, Najet Nefzi et Najoua Nsibi, ont contribué à la rédaction du conte.



Traduction : Centre pour l'Intégration en Méditerranée - CMI  
Relecture éditoriale et technique : Djahida Boukhalfa,  
Conseillère technique Senior / Agence Allemande de coopération internationale - GIZ Algérie,  
et Lilia Benzid / OSS

Illustrations : Nadia Dhab

Le suivi des travaux de réalisation du présent conte a été assuré par  
Mmes Maria Ana Rodriguez et Kirité Rugani (GIZ) et Lilia Benzid (OSS).  
Le contenu de la présente publication relève de la responsabilité de la GIZ et de l'OSS.  
Cette publication est destinée à un usage non lucratif, et ne peut donc être vendue.



Il était une fois une dame du nom d'Aïcha, qui vivait avec ses deux fils dans un petit village appelé Oum Touyour. Le frère cadet s'appelait Mane et l'aîné, Salah.

Un jour, alors que les deux frères prenaient tranquillement le thé, leur mère leur ordonna : « Allez donc chercher du bois au lieu de rester assis à la maison, à ne rien faire ! ».

Comme ils firent la sourde oreille, elle leur répéta encore d'aller ramasser du bois. Les garçons se levèrent alors à contrecœur et se dirigèrent vers la montagne où ils en trouveraient. Ils escaladèrent ainsi de grands rochers le long de sentiers tortueux et pierreux. Au bout de plusieurs heures de marche, ils s'aperçurent qu'ils étaient perdus, et furent incapables de retrouver le chemin de la maison. Ils continuèrent à marcher, sans savoir où ils allaient et comment trouver le sentier qui les ramènerait à leur point de départ. Malheureusement, ils partirent dans la mauvaise direction. Malgré la faim et la soif, ils continuaient à cheminer, sans savoir qu'ils marchaient dans la mauvaise direction et s'éloignaient toujours davantage de la maison.





Tout à coup, ils aperçurent un petit étang au milieu de la végétation. Son eau était verte, car elle stagnait là depuis très longtemps. « Grâce à Dieu, nous avons enfin trouvé l'eau que nous cherchions, alors que nous sommes presque morts de soif ! » s'exclama Mane. Il s'apprêta à boire de cette eau, quand Salah lui saisit la main : « Ne bois surtout pas de cette eau mon frère, elle est contaminée, ce n'est pas prudent ! » Mane lui répondit : « Laisse-moi donc boire, je meurs de soif. Je vais mourir de toutes les façons, que je la boive ou pas. » Salah s'exclama : « Mais ne vois-tu pas que les rives grouillent d'insectes ? Mane, tu es fou ! Viens, continuons à marcher, nous trouverons certainement une source d'eau pure à boire, au lieu de cette eau sale et contaminée. »

Les deux frères poursuivirent alors leur chemin, mais ne trouvèrent pas une seule goutte d'eau à boire. Dans la chaleur torride de l'été, ils avaient tellement soif et étaient si épuisés qu'ils étaient prêts à s'évanouir.



Alors qu'ils peinaient ainsi, un tourbillon blanc et vaporeux apparut au loin, se déplaçant à très grande allure, tout en s'élevant dans le ciel. Puis, l'étrange tourbillon se rapprocha, ralentit et s'arrêta à leur hauteur. Une très belle femme en surgit. Elle ressemblait à un ange et leur dit : « Jeunes gens, je suis à votre service. Demandez-moi ce que vous souhaitez et moi, j'exaucerai immédiatement votre vœu. » Salah lui dit : « Je veux boire de l'eau, juste boire de l'eau, je meurs de soif. »

Elle répondit : « Je suis navrée, je peux réaliser pour vous n'importe quel souhait sauf celui de vous procurer de l'eau car cela dépend uniquement de vous. Trouver de l'eau nécessite beaucoup d'efforts et je ne veux pas encourager les jeunes à la paresse. »



Alors, les deux frères se remirent en marche, à la recherche d'un peu d'eau pour éteindre leur soif. Mais ils tournèrent en rond, sans en avoir trouvé. Une fois de plus, la dame à l'allure angélique apparut et leur dit : « Pourquoi revenez-vous sans rien ? N'avez-vous pas trouvé un ruisseau ou une source ? » Ils répondirent : « Nous avons découvert que même les ruisseaux étaient à sec, et qu'il n'y avait pas moyen pour nous de boire. S'il vous plaît, Madame, donnez-nous de quoi survivre car nous mourons de faim et de soif ». Soudain, une table dressée se révéla, garnie de nourritures délicieuses et variées : du miel et du couscous, du pain frais et du fromage salé. Ils mangèrent jusqu'à l'indigestion. Mais il n'y avait pas d'eau sur la table, pas une goutte d'eau, et ils avaient toujours aussi soif surtout après ce repas copieux. Salah regarda la dame et lui dit une fois de plus : « Merci de votre gentillesse, mais s'il vous plaît, apportez-nous de l'eau, car nous mourons de soif. » Alors, elle fit échapper une colombe des plis de sa robe et la laissa s'envoler dans le ciel, tout en chantant :

*Oh petite colombe qui t'envole dans le ciel  
Nous allons dire tout ce que nous savons sur toi  
Nous allons raconter ce que nous savons, petite fleur  
Dis-le-lui, s'il vient.*

La colombe revint se poser sur l'épaule délicate de la dame qui dit : « J'aime cette colombe plus que tout au monde et je crains qu'elle ne meure sans eau. Elle aussi souffre de la soif depuis longtemps. Tout ce que vous avez à faire, c'est de lui trouver de l'eau et je vous serai ainsi très reconnaissante ! » Mane répondit d'une voix faible : « Nous n'avons pas réussi à trouver de l'eau pour



nous-mêmes. Comment allons-nous en trouver pour cette colombe ? ». « Très bien, attendez donc un instant », leur répondit-elle. Elle brandit alors une épée-laser. Un rayon bleu en jaillit et soudain, les nuages s'écartèrent et la forêt s'illumina d'une lumière vive.

Stupéfaits, les deux frères virent un seau d'eau pure apparaître devant eux. Ils tendirent les mains pour boire mais découvrirent que le fond du seau était percé. « Donnons d'abord de l'eau à la colombe » dit Salah. Quand ils soulevèrent le seau, l'eau avait déjà fui par le trou et le seau était vide. Dépités, et ne sachant que faire, ils se tournèrent vers la dame et la virent assise sur un trône lumineux, suspendu entre terre et ciel.

Elle leur dit : « Dites-moi ce que vous cherchiez dans cette forêt déserte et montagneuse. »

« Notre mère nous a envoyés chercher du bois pour le foyer en terre dans lequel elle cuit le pain et la nourriture » répondirent-ils. Elle s'exclama, irritée : « Je vous ai vus, ce jour-là, tous les deux, et vous n'avez rien fait de toute votre journée, vous avez perdu votre temps inutilement ». « Ce n'est pas vrai ! » se défendit Mane. « Nous avons toujours bêché la terre aride en espérant que Dieu nous bénirait avec de la pluie, et nous avons creusé des trous profonds en espérant trouver de l'eau. »



Plus Mane parlait, et plus il avait soif. Salah, lui aussi, ressentait la même chose. Puis elle leur demanda : « Pourquoi n'avez-vous pas construit une citerne pour stocker l'eau quand il pleut et pour en avoir toujours en réserve durant les périodes sèches ? J'ai vu que vous n'avez rien fait, ni construit un puits de déversement, ni de réservoir, ni même de canal d'irrigation. Et que vous comptiez uniquement sur l'eau de pluie. C'est une grave erreur ! » Puis, comme si elle se souvenait soudain d'une chose importante, elle poursuivit : « Un jour, je volais au-dessus des champs au pied de cette montagne et j'ai vu des champs verdoyants et prospères, comme un paradis sur terre, j'ai vu aussi une plaine étendue, avec un édifice qui ressemblait à un caveau. Il était tout blanc, il y avait trois ouvertures avec trois portes au sommet, mais j'ignore ce que c'est. »

« Oui, je m'en souviens, c'est un grand réservoir. Où l'avez-vous vu ? » s'écria Salah.

« Je l'ai vu là où les fermiers savent, depuis toujours, comment conserver l'eau et l'utiliser avec parcimonie, car c'est un don de Dieu. Tout ce que vous avez à faire, c'est puiser dans votre connaissance de cette région. Retrouvez vos manches, mettez-vous au travail de tout votre cœur pour faire comme ils ont fait. Mais maintenant, ma petite colombe a très soif. Prenez-la avec vous pour qu'elle puisse boire elle aussi. Prenez aussi ce seau, montez au sommet de la montagne et regardez sur votre droite. »

Salah courut au sommet de la montagne et vit ce qui ressemblait à une rivière, si étendue qu'elle semblait sans fin. L'eau scintillait sous la lumière du soleil.





Les yeux de Salah se remplirent de larmes et il s'écria : « Nous sommes presque morts de soif alors que l'eau est juste devant nous ! ». Alors, la dame leur répondit : « Salah, monte sur mon aile droite, et toi, Mane, sur mon aile gauche. » Salah saisit le seau et les deux garçons grimperent sur ses ailes. La dame angélique s'envola aussitôt et les emporta dans le ciel. Ils contemplèrent l'eau qui s'étendait très loin sous leurs yeux. Soudain, Salah s'écria : « C'est le barrage de l'oued Mellègue en Tunisie, il y a un barrage géant là, avec une source qui jaillit et des nuages de vapeur d'eau qui s'élèvent vers le ciel. »

A ce moment-là, les deux frères se sentirent descendre doucement jusqu'à ce que l'ange les dépose au bord du barrage. Salah laissa le seau plonger dans l'eau profonde. Quand il le tira, la colombe en but plusieurs gorgées jusqu'à éteindre sa soif. Elle déploya alors ses ailes et s'envola aussitôt très haut, dans le ciel. Mane but à son tour autant d'eau qu'il pouvait, avant de remplir à nouveau le seau et de l'offrir à la dame, qui lui dit : « Merci, mais je ne mange ni ne bois. Prenez autant d'eau que vous pouvez pour arroser les champs que vous avez bêchés autour de la maison. Puis arrosez les arbres qui ont soif, faites-le une fois par semaine, car la terre se contente de peu d'eau. Un pot d'eau suffit à un amandier ou à un olivier. Ce qui est important, c'est de ne pas oublier de le faire régulièrement. »

Salah leva les yeux au ciel et aperçut la dame, inondée de lumière, tandis qu'elle s'élevait dans le ciel, avant de disparaître dans les nuages.







Ces contes ont été écrits en 2017 dans le cadre d'ateliers de formation et de rédaction participative organisés par la mesure « Conteuses du Maghreb, actrices du changement pour la préservation de l'eau » rattachée au projet Maghrébin de « Coopération Régionale pour la gestion durable des ressources en Eau au Maghreb (CREM) ».

Ces contes sont inspirés des contes traditionnels issus du patrimoine immatériel de chaque région impliquée dans le projet dans chacun des pays du Maghreb : Algérie, Maroc et Tunisie.

Ils font partie d'une série de nouveaux contes sur l'eau au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie) et sont considérés comme outil d'émancipation et de valorisation du rôle des femmes dans la société utilisant le conte comme vecteur de messages à destination des enfants en particulier et du grand public en général pour la préservation des ressources en eau dans la région. Ils ont été rédigés par un groupe de femmes bénévoles qui, par l'appropriation de la tradition orale, se chargeront de les transmettre aux nouvelles générations.



## **GROUPES DES CONTEUSES**

### **Algérie : El-Oued (Wilaya d'El-Oued)**

M'Barka Bahnoun, Fatiha Bedjag, Saida Belhadi, Saida Benhoumia, Cherifa Cherif, Fatima Djelloul, Salima Ghodbane, Karima Hamed, Halima Sebbak Abdelkader, Souad Didi et Salima Ghezal

### **Maroc : Taounate (Province de Taounate)**

Sanae Azenoud, Soumaya Azouzi, Kaoutar Azrak, Naima Bouftila, Bahija Kellati, Fatima Lgana, Ftetem Senhaji, Samira Sratel, Farida Tanji et Aicha Tariq

### **Tunisie : ● Le Kef (Gouvernorat du Kef)**

Lobna Abrougui, Khouloud Belhedi, Yosra Hammemi, Fatma Hattabi, Khawla Mahnen, Najet Nefzi et Najoua Nsibi

### **● Kerkennah (Gouvernorat de Sfax)**

Raja Allouche, Fatma Bechikha, Omezzine Ben Amor, Ismahène Ben Hamida, Rahma Ben Hamida et Aida Ghram



### **Traduction et adaptation des contes en Français :**

- Djahida Boukhalfa, Conseillère Technique Senior GIZ Algérie
- Lilia Benzid, Observatoire du Sahara et du Sahel

### **Participation à la traduction :**

Centre pour l'Intégration en Méditerranée - CMI

**Dessins contes tunisiens et algériens :** Nadia Dhab

**Dessins contes marocains :** Abdel8, S. Ayoub et N. Chaar

